



2

ctures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE Page

IDÉAL ET PRINCIPES

De Garneau à Minville (à suivre)	
Arthur Maheux, ptre	3
Plan de cercle d'étude : les Lectures : influence et choix.....	10

ÉTUDES CRITIQUES

<i>Les Engagés du Grand Portage</i>	
Rolland Legault	12
Henry de Montherlant ou la purulence d'une intelligence très vive	
Paul Gay, c.s.sp.	17
<i>Les Enseignements de Jésus-Christ</i>	
Donat Poulet, o.m.i.	21

DOCUMENTS

Sur une pensée de Lacordaire	
Odette Oligny	25

FAITS ET COMMENTAIRES

<i>La France et nous</i> de Robert Charbon- neau	Théophile Bertrand	27
Livres canadiens	Jacques Hérissay	30

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes (Voir liste p. 3 de la couver- ture		32
Revue		61

Tome III - no 1

SEPTEMBRE 1947

Montréal



LES GRANDS AUTEURS SPIRITUELS

collection dirigée par M. l'abbé Amable LEMOINE, docteur ès lettres

Notre littérature religieuse recèle des richesses incomparables. Ecrivains célèbres, orateurs diserts et penseurs profonds ont laissé des écrits auxquels on ne cesse et on ne cessera jamais de référer. De leurs ouvrages les plus renommés, on a extrait les meilleures pages dans le but de les répandre à profusion.

Première série :

- 1 — L'abandon à la Providence, par le Père de Caussade, s.j. (1703-1751)
 - 2 — Les Béatitudes, par saint Jean Chrysostome (344-407)
 - 3 — La paix intérieure, par A. de Lombez, capucin (1708-1778)
 - 4 — Le Pater, par sainte Thérèse d'Avila (1515-1582)
 - 5 — Le Carême, par Dom Guéranger (1806-1875)
 - 6 — Saint Joseph, par saint Bernardin de Sienne (1380-1444)
 - 7 — Amour de Dieu, par le Père Grou (1731-1803)
 - 8 — La vie intérieure, par le Père Baudran, s.j. (1707-1787)
 - 9 — La douceur, par l'abbé Carron (1760-1821)
 - 10 — Le chemin royal de la Sainte Croix, par l'abbé Boudon
Tracts de 32 pages, chacun : \$0.10 (franco : \$0.13)
- Les 10 tracts sous bande: \$1.00 (franco : \$1.10); dans un solide cartable: \$2.00 (franco : \$2.10); reliés (cuirette) : \$2.00 (franco : \$2.10)

Deuxième série :

- 11 — Les vertus de Marie, par saint Alphonse de Liguori (1696-1787)
 - 12 — L'humilité, par saint François de Sales (1567-1622)
 - 13 — La charité, par le Père Marin Pallu, s.j. (1661-1742)
 - 14 — La présence de Dieu, par le Père Berthier, s.j. (1704-1782)
 - 15 — Le chemin du Paradis, par le Père Scupoli (1530-1610)
 - 16 — La pureté d'intention, par le Père de Saint-Jure (1588-1657)
 - 17 — L'oraison mentale, par le Père William Faber (1814-1863)
 - 18 — Les sept paroles du Christ, par Ludolphe le Chartreux (1300-1378)
 - 19 — L'action du Saint-Esprit, par le Père du Pont (1554-1624)
 - 20 — Le respect humain, par le saint Curé d'Ars (1786-1859)
Tract de 32 pages : \$0.10 chacun (franco : \$0.13)
- Les 10 tracts sous bande : \$1.00 (franco : \$1.10); dans un solide cartable: \$2.00 (franco : \$2.10); reliés (cuirette) : \$2.00 (franco : \$2.10)

Troisième série :

- 21 — La direction spirituelle, par le R. P. Libermann, c.s.sp. (1802-1852)
- 22 — Le renoncement, par le R. P. Jean-Joseph Surin (1600-1665)
- 23 — La joie intérieure, par le R. P. Ambroise de Lombez, cap. (1708-1778)
- 24 — Qui est mon prochain? par le R. P. Quadrupani (1740-1807)
- 25 — La sainte messe, par saint Léonard de Port-Maurice
- 26 — La miséricorde, par le Père Lacordaire, o.p.
- 27 — La voie d'amour, par le Père Louis de Grenade

À paraître :

- 28 — L'oraison dominicale, par saint Cyprien
- 29 — Le Très Saint-Sacrement, par le Bx. P.-J. Eymard
- 30 — Le magnificat, par saint Jean Eudes

Chacun : \$0.10 (franco : \$0.13)

L'abonnement à la série (10 tracts de janv. 47 à janv. 48) : \$1.00

LECTURES
REVUE MENSUELLE
DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

TOME III

Septembre, octobre, novembre et décembre 1947

Janvier et février 1948



25 est, rue Saint-Jacques,
Montréal

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrines et Droit canonique

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit
canonique de l'Université Laval.

Armand PERRIER, ptre-curé, D.Ph.,
S.Th.D., professeur de Philosophie
sociale à l'Université de Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au
Grand Séminaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège
de Saint-Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège

Saint-Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège
Jean-de-Brébeuf.

Technique bibliographique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de *Classification systéma-
tique* à l'École de Bibliothécaires de
l'Université de Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de *Bibliographie* à l'École
de Bibliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de *Catalographie* à l'Éco-
le de Bibliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :
 - M Mauvais
 - D Dangereux
 - B ? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).
 - B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

De Garneau à Minville ¹

IDÉAL ET
PRINCIPES

De Garneau à Minville, c'est tout un siècle d'histoire et je n'en offre ici qu'une vue à vol oiseau. Tout ce que j'en dirai porte sur des matières ouvertes à une honnête discussion. Ma plus haute ambition est de porter à réfléchir, et aussi à lire des textes, soit d'anciens textes trop ensevelis dans l'oubli, soit de nouveaux tout frais sortis des ateliers d'imprimerie. On chercherait donc en vain dans ces lignes les jeux de la rhétorique, dont le trésor est riche en ce domaine. Le moins de passion possible. Le moins de sentiment possible. Un exposé. Une analyse. Des opinions.

* * *

Cette *Histoire du Canada*, par François-Xavier Garneau, parue il y a un siècle, c'était un exploit, un grand exploit. Personne n'y contredit.

Cet ouvrage a servi de nourriture nationale pendant un bon demi-siècle. Seul le livre d'Edmond de Nevers, *l'Avenir du peuple canadien-français*, a pu rompre en partie le charme qui s'exerça par Garneau sur plusieurs générations.

Il reste à savoir quelle était la qualité de cette nourriture, et si elle était propre à faire grandir un peuple adolescent. Laissons ici de côté toute idée de blâme. Garneau a été homme de son temps. Son ouvrage reflète les idées et les sentiments de ce temps. Qu'il en soit ainsi, c'est parfaitement excusable. Tout au plus peut-on regretter que cet illustre écrivain, ce grand patriote n'ait pas su s'élever au-dessus de son époque, la dominer, et par là aiguiller notre peuple sur une voie meilleure. Il lui reste l'immense mérite d'avoir été le premier à penser notre vie nationale.

Cette époque qui se reflète dans l'histoire de Garneau, qu'était-elle ? Elle est marquée par une crise de croissance, par des désillusions, par des déceptions, par une fermentation.

¹ Extrait d'une conférence donnée par l'abbé Arthur Maheux à la Chambre de Commerce des Jeunes de Rimouski, le 9 mars 1947. Nous avons quelque peu accommodé le texte aux exigences du style écrit ; nous avons en particulier supprimé maints passages d'un intérêt moins immédiat pour le lecteur, suppressions qui permettaient par ailleurs de publier en deux articles la substance de cette causerie. N.D.L.R.

Le désappointement s'observe chez les protestants de langue anglaise. A leurs yeux le Canada aurait dû être, dès le début, une colonie anglaise, un pays anglais, une entité bien britannique. N'y avait-il pas eu une conquête ? Cette conquête, n'était-elle pas le fait de l'armée et de la marine britanniques, et celle des troupes coloniales britanniques ? Parmi ces anglo-canadiens, il y avait les Loyalistes et leurs descendants. Que pensaient-ils ? Ils allaient encore plus loin que leurs congénères. Originaires des Treize Colonies, ils avaient refusé de suivre leurs frères dans la rébellion de 1775. Ils se virent refuser le droit de demeurer aux nouveaux Etats-Unis. Cette séparation fut pour eux une douleur comparable à celle des Acadiens expulsés. Ils se formèrent de l'Angleterre, qu'ils n'avaient jamais vue, une image idéale ; ils prêtaient à une Albion idéalisée toutes les vertus. Le peu qu'ils savaient de la France était un ragot de calomnies anti-Bourbon et anti-papistes ; et ces Canadiens français, leurs voisins, ce n'étaient que des papistes et des Bourbons dangereux ; comment les avait-on tolérés ? pourquoi n'étaient-ils pas devenus bons Anglais ? D'autres Anglo-Canadiens venaient aussi des Etats-Unis ; c'étaient des Américains remplis d'eux-mêmes, fiers de leur pays devenu indépendant, imbus d'une sorte de mission providentielle qu'ils appelaient « Manifest Destiny » et qui consistait à libérer les peuples de tout joug restreignant la liberté ; surtout ils gardaient dans leurs traditions de famille une profonde détestation de ces Canadiens français qui avaient exercé tant de ravages dans la Nouvelle-Angleterre, et qui, outrage suprême, avaient refusé de les aider dans leur rébellion. Ces gens-là ne pouvaient avoir de bienveillance à l'égard de ces Français du Canada, qui s'obstinaient à demeurer, à ne pas changer et à bloquer les progrès si fortement voulus par l'élément anglais. C'était un profond désappointement.

Chez les Canadiens français, la désillusion n'était pas moindre.

Ils croyaient avoir des droits comme groupe. Ces droits, ils les estimaient fixés par des textes officiels : les capitulations, le traité de Paris, l'Acte de Québec, la Constitution de 1791. Et pourtant, voilà qu'on les contestait tous, et souvent avec une sorte de fureur, en tout cas avec mépris. Ils avaient été lents à accepter le régime établi par la Constitution de 1791 ; ils le crurent inébranlable et apte à leur donner la sécurité. Et pourtant on leur en contestait les avantages ; on pouvait jouer avec les élections ; on pouvait annuler l'œuvre de l'Assemblée législative par l'opposition d'un Conseil législatif adroitement composé ; si l'Assemblée et le Conseil exécutif s'accordaient par hasard, voilà que le Conseil s'arrogeait le droit de tout renverser.

Ils voyaient même entrer, dans les Conseils, des gens qui n'étaient pas nés au pays, qui n'y avaient pas été naturalisés, tandis qu'eux, les premiers nés du sol, ils se voyaient relégués à un rang inférieur. Leur impérieuse logique les entraînait à tirer du régime démocratique toutes ses possibilités, mais une clique odieuse mettait obstacles sur obstacles à leur logique.

Il y avait le choc de deux conceptions de la vie. L'Anglais visait aux réalisations pratiques. Le Canadien français se contentait d'une manière de vie comportant un minimum de confort. Ce n'était pas affaire d'instruction scolaire, car à cette époque Anglais comme Français tenaient les classiques en haute estime, et les humanités faisaient le fonds d'éducation soit en France, soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis, soit au Canada. En fait on voyait nombre de jeunes Anglais au Séminaire de Québec et quantité de jeunes Anglaises chez les Ursulines.

C'était plutôt affaire de religion. La majorité des protestants en Canada était calvinistes : pour eux, le salut avait été opéré une fois pour toutes, c'était un fait accompli ; tout protestant était l'enfant de Dieu, et Dieu comme un bon père se devait d'assurer à ses enfants la prospérité et le bonheur dès ici-bas ; il n'y avait qu'à tirer du sol toutes les richesses possibles ; la vie était courte à cet effet et il fallait aller vite, pour jouir plus vite et plus longtemps. Dieu serait toujours content de voir ses enfants très prospères.

Le catholique, lui, travaillait constamment à son salut, qui n'était pas assuré ; il fallait des épreuves, des privations, des mortifications, de la pauvreté, pour se mieux sanctifier ; le bonheur, c'était pour après la mort. Inutile, donc, de se tracasser pour le grand confort ; inutile d'accumuler des biens terrestres.

Une route d'hiver semée de cahots provoquait la rage d'un Anglais ; mais un bon Canadien les sentait avec philosophie et quelques jurons pittoresques. Les embêtements, on s'en consolait vite avec une bonne pipée de tabac, des chansons et des contes, une danse. L'Anglais, lui, entrait chez lui furieux ; il allait alerter le voyer, les conseillers ; les cahots disparaîtraient, ou bien...

Désappointements, désillusions, choc de deux philosophies, et par dessus le marché une fermentation apportée ici par l'immigration irlandaise. Qu'ils fussent catholiques ou protestants, les immigrés irlandais entendaient bien se faire valoir en ce pays, et cela d'autant plus que l'Europe les avait tenus dans la misère. Ils apportèrent ici tout leur tempérament, et aussi toutes leurs vieilles querelles européennes. De plus, les gens de l'Ulster transplantèrent en terre canadienne une matière très inflammable et très incendiaire, l'Ordre d'Orange. A quoi les Irlandais catholiques répondirent par leurs propres sociétés et clubs, ouverts ou clandestins.

Si l'on réfléchit bien, il avait erreur chez les trois groupes.

Les Américains, loyalistes ou non, auraient dû reconnaître que la terre canadienne n'était ni anglaise ni américaine, mais nord-américaine d'abord et puis canadienne.

Les Anglais, les Ecosseis et les Irlandais auraient dû considérer qu'ils n'étaient plus en Europe, que l'Angleterre n'avait ni toutes les vertus, ni non plus tous les défauts.

Les Canadiens français exaltés — tels Papineau et sa suite — auraient pu s'aviser que l'Angleterre elle-même n'était pas encore

rendue très loin en fait de démocratie ; que nous n'avions à copier ni les Etats-Unis ni la Révolution française. Les modérés, eux, auraient dû accepter le fardeau des taxes pour assurer la prospérité matérielle du pays et aussi pour l'instruction publique.

Au milieu de toutes ces causes de désunion, apparaît enfin le Rapport Durham (1839). Malgré l'intérêt qu'il y aurait à analyser ce Rapport et les controverses qu'il a suscitées, retenons simplement que nos ancêtres s'arrêtèrent surtout à cette proposition de Durham, la responsabilité ministérielle, et ainsi se montrèrent fort réalistes. Ils trouvèrent là le vrai remède à leurs maux.

François-Xavier Garneau partagea-t-il ce réalisme ? On peut se le demander, quand on lit la conclusion de son *Histoire*.

* * *

Les idées de Garneau, dans cette conclusion, se ramènent à quatre : nos origines, notre croissance sous les deux régimes, notre caractère, notre idéal pour l'avenir. Négligeons les deux premières, pour insister sur les dernières, dont le développement importe davantage à notre sujet.

Parlant du caractère de notre peuple, Garneau déclare d'abord que nous sommes un « peuple de cultivateurs ». On trouve encore des publicistes pour reprendre l'expression en toutes circonstances.

Mais, est-ce vrai ? Richelieu et Colbert, les deux grands ministres, avaient-ils en cela les mêmes vues que Sully ? Pas tout à fait. Sully voyait dans l'agriculture le salut de la France ; il disait que l'agriculture et le pastourage sont les deux mamelles de la France. Richelieu avait d'autres soucis. Lisez les constitutions des compagnies, nombreuses, qu'il a mises sur pied. Elles ont toutes un but commercial ou industriel. La charte de la Compagnie des Cent Associés est très explicite sur ce point. Après avoir, selon l'usage du temps, marqué le but religieux, Richelieu exige de la Compagnie qu'elle fasse passer en Nouvelle-France des hommes de tous métiers.

L'agriculture à cette époque n'était pas un métier. A ces hommes de métier il accorde des privilèges : s'ils veulent revenir en France après six années passées en Canada, ils seront reconnus maîtres d'œuvre et pourront ouvrir boutique partout, même à Paris. Cette disposition ne s'appliquait certainement pas aux cultivateurs.

Lors de la première procession religieuse à Québec, les citoyens délibérèrent sur l'ordre à suivre dans la procession, et on résoud de suivre l'ordre des corps de métiers de France. Cela non plus ne peut s'appliquer à des cultivateurs.

Au premier recensement, en 1666, les colons déclarent d'abord le métier qu'ils exerçaient en France, même s'ils ne l'exercent pas en Canada. C'est simplement dans la suite qu'ils se donnent comme « habitants ».

Notre peuple, à l'origine, et pendant longtemps, fut formé d'hommes de métier, d'artisans ; pour eux l'agriculture n'était qu'un

accessoire. La petite industrie familiale fut en honneur dès les débuts de la colonie ; elle s'est maintenue longtemps. On en découvre aujourd'hui les œuvres, et l'on sait comme ces œuvres sont recherchées par les connaisseurs et les amateurs du Canada anglais et des États-Unis. J'ai vu à Toronto un marchand qui vivait grassement à en revendre. Une simple armoire à linge en pin, achetée de nos gens pour un vingt-cinq dollars, était étiquetée à quatre cents dollars.

L'exposition de nos vieux arts qui s'est tenue à Détroit, Cleveland, Albany, cet hiver, a attiré des foules pleines d'admiration. Nos ancêtres ont été bien meilleurs artisans que cultivateurs. Il en était ainsi au temps de Garneau. Mais déjà à cette époque on oubliait ou on méprisait les belles œuvres de nos artisans pour acheter des articles étrangers. Durham, écrivant en même temps que Garneau, admire comme nos gens sont capables de tout faire, alors qu'il trouve leur agriculture mal conduite.

Malgré les réflexions fort à propos que pourrait encore susciter l'analyse de cette troisième idée de la conclusion de Garneau, passons immédiatement à la dernière.

Garneau présente à notre peuple un idéal. Quel est-il ? Et que vaut-il ?

Il consiste à « rester fidèles à soi-même », à « être sages », à « être persévérants », à « garder les traditions », à « être unis ».

Ce « rester fidèles à soi-même », ce « garder les traditions », n'est-ce pas le mot de Hémon dans *Maria Chapdelaine* : « Au pays de Québec rien ne change ». Et la sagesse ? Exclut-elle l'initiative, les entreprises sociales, le progrès économique ? La persévérance, serait-ce l'obstination à ne rien changer, une attitude purement statique, une politique strictement défensive ?

Voilà la philosophie que l'historien Garneau livre à ses lecteurs, à la génération de 1840 et à celles qui la suivront. A-t-elle eu une influence sur notre peuple ? Je le crois et j'invoque ici deux témoins. Le premier est l'abbé Henri-Raymond Casgrain.

Voici comment il décrit ses impressions, dans un manuscrit qui n'a pas encore été publié :

« Notre professeur avait à lutter contre l'indifférence générale qu'on affectait en ce temps-là pour tout ce qui regardait notre passé. Il était même de bon ton de dire qu'il valait mieux ne s'en pas occuper et laisser tout cela dans l'oubli.

« A quel motif faut-il attribuer ce sentiment ? Il est complexe et curieux à étudier. Pour cela, un coup d'œil rétrospectif est nécessaire. Pendant les dures années qui suivirent la cession du pays à l'étranger, le petit peuple ruiné et complètement abandonné sur les bords du Saint-Laurent n'eut qu'une pensée, ne vit qu'un moyen de salut : se faire oublier, se replier sur soi-même, vivre à l'écart et se faire en quelque sorte pardonner son existence. On avait vaillamment lutté. Mais, finalement on avait été vaincu par les maîtres qui nous gouvernaient. Était-il prudent d'éveiller leurs susceptibilités ? On était entièrement désarmé et à leur merci : ils avaient tous les pouvoirs en main. Attendre et se taire parut la tactique

la plus sûre. Elle fut suivie, mais il en résulta une timidité, j'ose dire même une pusillanimité qui pesa longtemps sur les esprits et qu'on eut bien du mal à secouer. Cette défiance de soi se fait jour dans les actes publics...

« Tel était le dédain, le dégoût même qu'inspirait l'histoire du Canada qu'un écolier, même avide de lecture, était furieux quand le préfet d'études, à qui était réservé le choix des livres, le condamnait à lire Charlevoix. C'était chose entendue que l'histoire du Canada était ennuyeuse comme un conte à dormir debout.

« Par la lecture de Châteaubriand nous étions préparés à apprécier l'*Histoire du Canada* de Garneau, alors en cours de publication et dont le premier volume fut bientôt mis entre nos mains.

« Notre historien Garneau s'est nourri d'Augustin Thierry, de Sismondi, de Thiers et il s'est approprié quelque chose de leurs qualités supérieures, la sobriété, la clarté, la couleur... »

Ces derniers mots montrent bien où portait l'admiration de Casgrain : c'est sur le style de Garneau : « sobriété, clarté, couleur ». C'est le jugement d'un romantique, mais ce n'est pas de la pensée nationale.

L'autre témoin, après Casgrain c'est Edmond de Nevers, l'auteur de *l'Avenir du peuple canadien-français*, livre qui parut à Paris en 1896. Après Garneau c'est de Nevers qui eut le mérite de repenser notre histoire nationale.

Il observe d'abord les symptômes de la décadence où, selon lui, notre peuple est descendu, à savoir l'apathie, l'égoïsme, le culte de l'argent, un patriotisme inactif et aveugle. Entre 1845 et 1895, cinquante années, un demi-siècle. Est-ce donc là le produit du grand effort de François-Xavier Garneau ? Certes, ce n'est pas ce qu'il cherchait. Mais, en somme, il avait oublié de donner un ressort à son peuple. La sagesse qu'il conseillait, elle était défensive, et elle devait aboutir à l'apathie, à l'égoïsme.

De Nevers ne cite pas Garneau, mais il invoque le témoignage d'un écrivain français et celui d'un écrivain anglais, qui s'accordent pleinement avec Garneau.

De Tocqueville, en 1835, écrivait, dans la *Démocratie en Amérique*, que le groupe canadien-français n'était que le débris d'un ancien peuple, perdu au milieu des flots anglo-saxons, que ses villes étaient dominées par l'étranger, que sa langue était dénaturée. Ces « débris », ne sont-ce pas les « quelques feuilles » de Garneau ? Seely, écrivain anglais, dit de son côté, en 1883, dans son livre *Expansion of England*, que notre groupe périclité et se perdra probablement.

De Nevers écrivit son livre en France. Garneau aussi alla en France, mais ils ne fréquentaient pas les mêmes écoles. De Nevers comprend très bien les insuffisances de Garneau.

Il réclame l'activité de l'esprit, l'ardeur de tempérament, l'expansion. Il dit : « Nous ne pouvons être un peuple qu'à la condition d'être un grand peuple ». Que pense-t-il du passé ? Le voici : « Les annales du passé peuvent tout au plus nous servir d'utiles avertissements ». Et pourquoi, à son avis, avons-nous déchu

dans certains domaines ? C'est parce que, dit-il, « il nous a manqué une élite intellectuelle et l'impulsion d'une classe dirigeante ».

Il explique la survivance de la Suisse et celle de la Hongrie, deux petits peuples. Comme eux il faut préparer l'avenir. Garneau garda ses yeux fixés sur le passé. De Nevers les tourna résolument vers l'avenir.

(A suivre)

Arthur MAHEUX, prêtre

L'adjectif catholique peut prendre deux significations différentes. Il peut vouloir dire — c'est l'acception la plus ordinaire — : qui appartient à l'Eglise romaine. Selon une acception plus rare et plus profonde, plus juste aussi, catholique signifie *universel*, de l'universalité même de la connaissance et de l'amour de Dieu pour la création en général et pour l'homme en particulier, manifestés par son Eglise.

Or si Mauriac est ordinairement qualifié de romancier catholique, c'est exclusivement au premier sens, le plus restreint et le plus usuel. Au second sens, nul écrivain actuellement de grand renom n'est moins catholique que lui, moins universel, plus étroit dans sa façon de s'intéresser aux hommes et de les raconter. Et il est par là le plus pernicieux des « bons romanciers », infecté d'un virus qui le classe parmi les plus mauvais maîtres de l'adolescence.

Tout dans l'œuvre de Mauriac — dans la sienne plus qu'en toute autre — favorise l'hégémonie du sexe sur les autres manifestations de la personnalité ; tout : l'obsession de l'érotisme, la culture du remords, la justification théorique et pratique d'un art qui se donne pour un plaidoyer en faveur de la grâce.

Bien qu'on puisse soutenir théoriquement que l'œuvre de Mauriac soit en deçà des justes règles de la morale, il demeure que la lecture en est pour les adolescents et plus encore pour les adolescentes à déconseiller fortement.

Jacques TREMBLAY, s.j.

Les lectures: Influences et choix

I. Influence des lectures.

1. Qualités de cette influence.

- a) Elle est invisible et impondérable. La lecture agit sur l'âme à la façon de l'aliment dans l'organisme : on n'en peut pas toujours déceler les effets immédiats, mais elle influe sur toutes les réactions de l'organisme ; en cas de maladie (dans l'ordre spirituel : tentations, crise), l'organisme révèle ses ressources cachées ou est trahi par sa faiblesse et son manque d'énergie.
- b) Elle est très forte. Le lecteur est habituellement dans un état particulièrement réceptif qui augmente la puissance de séduction ou de conviction de l'auteur. « La majorité des lecteurs s'exagèrent leur force de résistance » (Alphonse de Parvillez)¹
- c) Elle s'exerce sur tous quoique à des degrés variables à l'infini. Le tempérament, la culture, le caractère conditionnent l'influence de la lecture.

2. Le champ de cette influence.

a) L'intelligence.

1. La lecture forme l'esprit (exercice d'attention, de jugement, de réflexion).
2. La lecture meuble l'intelligence, elle l'instruit et l'éclaire.

b) La volonté.

1. La lecture oriente la volonté (l'idée incline à l'acte).
2. La lecture fortifie ou débilite la volonté selon qu'elle aide à l'équilibre humain ou qu'elle détruit cet équilibre (v.g. si la lecture développe à l'excès l'imagination ou qu'elle exaspère certaines passions).

c) L'imagination.

1. La lecture développe l'imagination en l'exerçant à envisager toutes sortes de combinaisons ou de péripéties possibles.
2. La lecture peuple l'imagination d'images et de formes.

¹ *Les Etudes*, 20 mars 1928, p. 679.

d) La sensibilité.

La lecture développe la sensibilité en la forçant à réagir en face de situations concrètes, de tranches de vie où l'on voit s'agiter les passions humaines. Elle peut bien facilement fausser ce mécanisme délicat de l'être humain en le faisant fonctionner trop souvent ou à mauvais escient.

II. Choix des lectures.

La nécessité de choisir ses lectures découle de l'influence très grande qu'elles exercent.

1. Premier choix (choix négatif) : éliminer toutes les lectures dangereuses ou mauvaises.

a) Les livres mis à l'Index.

b) Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index. (Cf. *Mes Fiches*, no 48, p. 760-761.)

N.B. Se méfier de la réclame et des titres alléchants.

A toutes fins pratiques, consulter des guides sérieux comme Sagehomme, l'abbé Bethléem, la revue « Lectures ».

2. Second choix (choix positif) : Conseils sur le choix des livres permis :

a) Choisir les lectures qui conviennent à son âge. V.g. certaines lectures, inoffensives pour des gens qui connaissent la vie, peuvent démoraliser la jeunesse.

b) Choisir les lectures qui répondent à des préoccupations ou à des activités actuelles. V.g. lectures en rapport avec son travail, sa profession, sa vocation, etc.

c) Choisir ses lectures de façon à conserver l'équilibre harmonieux de ses facultés. V.g. trop de lectures romanesques désaxent l'imagination ; une lecture trop assidue des romans-policiers engendre une dangereuse hypertrophie de la sensibilité.

d) Choisir les lectures susceptibles de hausser sa valeur intellectuelle (culture religieuse, artistique, littéraire, etc.).

e) Choisir les lectures susceptibles de hausser sa valeur morale (lectures qui entraînent au bien ; biographies des plus hauts types de l'humanité — saints, apôtres sociaux, etc.).

Consulter les meilleures revues de bibliographie critique.

Les Engagés du Grand Portage¹

LE proverbe banal et rabattu : « Chat échaudé craint l'eau froide », concrétise bien l'attitude actuelle du lecteur en face de l'avalanche des livres. Des éditeurs, par une réclame tapageuse, présentent leurs publications, souvent médiocres, comme des chefs-d'œuvre. Cette publicité mensongère est responsable de l'état de suspicion qui règne aujourd'hui à l'égard du livre : trop de lecteurs ont été déçus. Malheureusement les bons ouvrages partagent ce sort injuste. Mais cette fois, qu'on ne s'y trompe pas, *les Engagés du Grand Portage* est un chef-d'œuvre authentique, qui restera classique dans notre littérature. Ce roman est un joyau qui brille du même éclat que le *Menaud* de M. l'abbé Savard ; il débordera nos frontières et figurera dans le patrimoine littéraire de l'humanité.

Publié par Gallimard, à Paris, en 1939, l'ouvrage a connu, pourrait-on dire, le destin tragique du livre français. En raison de la guerre, un nombre restreint d'exemplaires immigrèrent au Canada. Malgré ces circonstances, le roman de M. Desrosiers eut du retentissement en Europe. Neuf éditions se succédèrent. La critique française fut unanime dans ses éloges.

La critique canadienne ne tarda pas à sanctionner ces jugements favorables : *les Engagés* partagèrent le prix David ex-æquo avec *Menaud, Maître-Draveur*. Les Editions Fides viennent de le classer dans les œuvres durables de la Collection du *Nénuphar* qui a pour objet « de prouver l'existence d'une littérature canadienne ». Et on a raison de croire que « c'est une œuvre qui par sa documentation soignée, par son style châtié, sobre, par ses notations psychologiques, par les caractères étudiés et créés mérite d'être mieux connue. »

L'auteur évoque le commerce des pelleteries vers 1800, avec ses rivalités sanglantes. Trois compagnies sont aux prises dans une lutte âpre. La plus puissante, celle du Nord-Ouest tente de ruiner ses deux rivales : les Petits ou les XY et la Compagnie de la baie d'Hudson. M. Desrosiers projette sur ces jours lointains la vive lumière d'une étude approfondie. En avocat impartial, il fait le procès de ces corporations dont les « pratiques immorales » ont gâché l'existence des Indiens. « A ces tribus, les Blancs n'ont apporté qu'un surcroît de maladies, qu'un contingent de vices, l'ivrognerie surtout qui les décime » (p. 149).

¹ Desrosiers (Léo-Paul) ; *Les Engagés du Grand Portage*. Montréal, Fides, 1946. 207 p. 21.5 cm. (Collection du *Nénuphar*, 4) \$1.25 (\$1.35 par la poste). C84-3

Les Engagés du Grand Portage raconte l'historique voyage de la brigade spéciale de Rabaska. Partie de Montréal, elle parcourt tout l'Outaouais, le lac Nipissing, la rivière des Français et les Grands Lacs, pour atteindre, au lac Supérieur, le Grand Portage, « la porte magique des pays d'en-haut », le centre du commerce des fourrures. Dans ce chapitre, le héros du roman, Nicolas Montour, à force d'intrigues, monte d'échelon en échelon à un poste de commande.

Entre le Grand Portage et le Fort Chipewyan, « les quartiers généraux de la Compagnie du Nord-Ouest dans Rabaska », Montour essaie de gagner l'estime du chef écossais Tom MacDonald ; mais, ironie du sort, le bourgeois offre de l'avancement à Turenne, qui a toujours su manœuvrer les naturels du pays. Après bien des machinations, l'arriviste circonviert son supérieur et entre dans sa confiance : il devient le grand responsable du district de Rabaska.

Montour reçoit une dure tâche : celle de ruiner les Petits — des mécontents séparés de la compagnie du Nord-Ouest — qui, à la remorque de Louis Cayen, veulent conquérir le marché de l'extrême nord. La consigne est la suivante : « Empêcher à tout prix les Petits de rapporter un ballot de fourrures de Rabaska ».

Au fort Providence, le nouveau maître doit manœuvrer avec ruse pour déjouer l'ancien chef, Ulric Lenfesté. Des tracasseries sans merci ont raison de la ténacité de Louis Cayen. Acculé à la famine, ce dernier, grâce à la complicité de Lenfesté, échappe à la vigilance de Montour ; à la faveur d'une tempête, il se réfugie chez son fidèle ami, Tête-Hérissée, le chef des Couteaux-Jaunes. Montour le pourchasse, l'affame encore une fois et le ramène captif au fort Chipewyan ; sa mission est remplie.

Montour tente de « monnayer ce premier succès ». De nouvelles intrigues lui accordent le commandement du Fort Vermillon, situé au milieu des tribus des plaines du centre américain. Une déception guette l'ambitieux : le poste est mal situé ; il est « avant tout pour les compagnies un poste de provisions et non de fourrures ». De plus, c'est un vrai nid à chicanes ; « des conflits armés sévissent à l'état endémique » ; la sécurité des engagés est menacée. Mais Montour fait flèche de tout bois. Les Gros-Ventres redoutent l'attaque imminente d'une coalition de leurs ennemis et veulent piller le Fort Vermillon. Montour les soudoie en leur offrant des munitions ; ces nouveaux alliés incendieront, durant une fête, les deux forts des compagnies rivales et l'arriviste obtiendra, en échange de verroteries, les pelleteries volées par les incendiaires.

Le Marquis McTavish, le grand maître de la Compagnie du Nord-Ouest, est enthousiasmé de l'audace de son employé ; mais il tempore avant d'accorder la récompense que l'aventurier exige en retour de ses services inappréciables.

McTavish fait une promesse formelle à Montour : il deviendra

actionnaire de la Compagnie du Nord-Ouest, l'année suivante. Mais cette promesse est liée à deux conditions : rapporter une belle cargaison de castors de la rivière Rouge et obtenir un nouvel engagement de Turenne.

Pour réussir sa nouvelle mission, Montour ne recule devant rien ; il accepte une union avec la fille de Barbiche Blanche, le chef des Saulteurs, qu'il comble de présents pour l'entraîner dans le territoire des Sioux, ennemis héréditaires. Son but atteint, Montour laissera massacrer ses alliés par les Sioux, durant une orgie.

Une lutte terrible s'engage entre Turenne et Montour. Flatterie, intimidation, sévices, ruse, rien ne réussit à obtenir la signature de Turenne, dont on voulait exploiter l'ascendant sur les sauvages au bénéfice de la Compagnie.

A la fin, l'astucieux coureur des bois savoure le fruit de ses trois années de lutte sans merci : il a en main l'une des seize parts de la riche Compagnie du Nord-Ouest.

* * *

Les mérites littéraires de cette œuvre sont variés. Un premier contact nous en laisse déjà un aperçu ; il faut plusieurs lectures pour en apprécier toute la richesse. En face d'un magnifique paysage, le regard ébloui est d'abord frappé par l'ensemble ; il doit y revenir pour discerner les multiples beautés échappées à une première contemplation. Ainsi en est-il du roman de M. Desrosiers ; trop de richesses sont étalées devant l'esprit : une lecture rapide, alors que la pensée est absorbée par l'intérêt du récit, ne permet pas d'admirer le fini de la construction, toutes les grâces du style.

Monsieur Desrosiers a forgé ses armes depuis longtemps à bonne école ; son écriture atteste un styliste accompli. Toutes les pages présentent un rare souci de perfection ; rien n'est laissé au hasard : chaque phrase est travaillée avec un scrupule d'artiste, chaque mot examiné à la loupe.

Aucun secret de la forme n'échappe à la vigilance de cet écrivain. Il sait choisir les termes appropriés pour donner du relief à une idée. Voyez cette scène croquée sur le vif : MacDonald « sort de sa chambre et donne des ordres : des paquetons se bouclent, des pièces se transportent, des vivres se préparent » (p. 77).

Une poésie omniprésente illumine le texte : à l'égal du pinceau du peintre, la plume évoque ici toute la magie des couleurs : « Les rames enfoncent dans une eau si pure qu'elles déchirent le satin bleu du ciel où crèvent les nuages » (p. 34). « [...] dans cette immensité, comme une goélette perdue en mer, une îlette de bois tremble au vent, très loin » (p. 134). « [...] la poudrerie court, silencieuse, à la surface des plaines qui fument comme la surface d'un lac un matin d'automne » (p. 148).

L'auteur semble affectionner les descriptions courtes et précises ; tout le récit en est émaillé. En voici un exemple : « Plus de

paysagés idylliques. Devant eux maintenant se dessinent des côtes élevées, anfractueuses et bleuâtres, nettes de lignes et austères. Avec morgue, des promontoires, des falaises avancées dorment parmi les vagues ; des collines et des caps se profilent sous le soleil dans une immobilité sereine. Et, augmentant l'impression d'isolement, les grands vents répandent leur mélancolie sur ces masses dédaigneuses qu'enferme une éternité de solitude » (p. 38-39).

A l'égal du musicien dont la touche fait vibrer l'auditeur de sentiments divers, la plume de M. Desrosiers est créatrice d'états d'âme. L'admiration, la tristesse, la joie, l'horreur nous saisissent malgré nous. « Subitement le soleil lance un rayon. Le cri de guerre en bouche, les Sioux s'élancent. Les Saulteurs, femmes et enfants, vieillards courent vers le fort ; ils tombent, brusquement assommés par derrière. Ce sont des plaintes, des gémissements, des râles d'agonie. Dix minutes, puis tout est terminé. Le silence règne de nouveau plus profond » (p. 200-201).

Il faudrait tout citer tant les passages remarquables abondent. Mentionnons encore la description du cimetière des canotiers (p. 17), celle de l'arrivée des Pieds-Noirs au fort Vermillon (p. 136), enfin, à la page 116, celle d'une aurore boréale : l'auteur n'a pu résister à la tentation de décrire ce météore après Pierre Loti dans *Fleurs d'ennui*, Maurice Genevoix dans *Laframboise et Belhumeur* et William Chapman dans *Aspirations*.

Une légère ombre au tableau : l'emploi de mots recherchés tels que « salamalecs » et « traquenard » ne semble-t-il pas étrange dans la bouche d'hommes grossiers ? On pourrait souligner que les personnages raisonnent et parlent parfois trop bien. Ce sont là des peccadilles.

Le fabuliste La Fontaine a créé, au dix-septième siècle, des personnages qui sont encore fort actuels ; c'est qu'il a su dégager les aspects essentiels de la nature humaine. Ainsi les caractères étudiés ou créés par M. Desrosiers garderont un intérêt psychologique durable.

L'auteur a fait preuve d'une profonde connaissance de l'homme dans sa peinture de mœurs des « engagés », des voyageurs du Nord-Ouest. Il a surtout concentré son étude de caractères sur deux personnages : Nicolas Montour et Louison Turenne. Voici un passage qui illustre bien la divergence d'opinions et la différence de caractères entre ces deux hommes : « Lui (Turenne) voit le Nord-Ouest dans les tentacules d'une concurrence effrénée, en proie à un combat commercial qui se développe dans toute sa hideur en marge de la loi et de la gendarmerie ; son plus grand désir serait de rétablir l'ordre. Montour et la Compagnie ne songent qu'à exploiter méthodiquement les Indiens ; s'ils ont voulu donner une part d'autorité à Turenne, ce n'est pas pour accomplir des réformes, mais pour exploiter l'affection que les naturels éprouvent à

son endroit, s'en servir afin de remettre sous le joug des populations exaspérées, enlever les clients à leurs rivaux » (p. 198).

Montour, le héros — par antiphrase — restera la meilleure étude de l'ambitieux rivé au gain de toute la clairvoyance de son « intelligence géométrique » et de toute la ténacité de sa volonté perverse ; Montour demeurera un type classique de l'arriviste.

En résumé, tous les portraits physiques ou moraux sont merveilleusement réussis. M. Desrosiers a décrit dans *Lenfesté* le chef incompétent et fainéant, dans *Turenne* l'employé dévoué, débrouillard et honnête, dans le bourgeois Tom MacDonald le supérieur brutal et finassier, dans *Lendormy* le subalterne crédule et borné. Il excelle en outre dans la description des mœurs des sauvages ; le troisième chapitre renferme des pages à la fois documentées et amusantes sur ce sujet. Le témoignage de M. Guy Boulizon confirme ces remarques : « Tous ces chapitres sont savamment étayés de documents géographiques, historiques, botaniques et l'on soupçonne le nombre impressionnant de livres que M. Desrosiers a dû consulter pour écrire telle ou telle page. » (*Le Devoir*, Montréal, 14 décembre 1946.)

* * *

Me voici au terme de mon analyse et je dois avouer qu'elle me semble donner une idée inadéquate de la valeur unique de ce « tableau d'une époque pittoresque, violente, haute en couleurs ».

« Ce fruit pèse lourd », a-t-on écrit. Oui, il « pèse lourd » par la perfection de son style, la richesse de sa documentation, l'acuité de sa psychologie et l'authenticité de sa poésie. Les esprits friands de saine nourriture intellectuelle en savoureront toute la succulence.

Saluons donc la publication des *Engagés du Grand Portage*, après celle de *Menaud, Maître-Draveur*, comme l'un des événements les plus marquants de notre littérature en ces dernières années. Puissent ces deux chefs-d'œuvre marquer l'avènement d'une ère glorieuse pour nos lettres !

Rolland LEGAULT

Henry de Montherlant.

ou
la purulence d'une intelligence très vive

CHAPITRE I

LES JEUNES FILLES ¹

Le fond de votre nature est-il bon, et si c'est une intelligence perverse qui le corrompt ? (P. 181.)

À grand renfort de réclame et d'annonces, on a voulu nous faire croire que le roman *les Jeunes filles* est une œuvre d'art et un chef-d'œuvre. L'ouvrage, avec la trilogie qui suit (*Pitié pour les femmes — le Démon du bien — les Lépreuses*), a été traduit dans huit langues, dont la japonaise, preuve irréfutable de sa valeur ! Français et étrangers exaltent Montherlant à grands coups d'encensoir : on aurait découvert « la lucidité impitoyable d'un génie », « le premier écrivain de sa génération », « une personnalité éclatante », « le premier romancier français de l'époque », etc...

Eh bien non ! Ce roman n'est pas un chef-d'œuvre ; et il n'est pas un chef-d'œuvre précisément parce qu'il est obscène. La chair a tué l'esprit, et, sans esprit, il n'y a pas d'art.

* * *

Pierre Costa (pourquoi ce beau nom de Costa à un personnage si triste ?) est recherché passionnément par deux jeunes filles : Thérèse Pantevin et Andrée Hacquebaut. La première, qui s'appelle aussi Marie Paradis, sans doute parce qu'elle vit d'une piété toute sentimentale et ridicule, sent son cœur partagé entre Jésus-Christ et Costa. La seconde, Andrée Hacquebaut, est une rêveuse qui s'ennuie de son entourage, et, nouvelle Bovary, ne voulant pas de médiocre époux, désire ardemment Costa dont les écrits l'ont complètement pénétrée.

Mais Pierre Costa, le cynique, se fiche bien de ces deux jeunes filles : il passe son temps à se moquer d'elles. Ne les aimant pas, parce qu'elles ne lui « disent » rien, il leur écrit des lettres pleines de méchanceté spirituelle, de gauloiseries et de dégoût. Pour lui, qui a déjà un enfant, (Dieu sait d'où ?), il préfère une nommée Rachel Guigui, et à la fin du livre une certaine Solange. Et c'est tout le roman !

¹ Montherlant (Henry de) ; *Les Jeunes Filles*. Paris, Grasset, 1936. (Réimpr. par Variétés.) 222 p. 19 cm.

Peut-être que la richesse de l'étude psychologique compensera la banalité de l'intrigue et que nous allons enfin apercevoir « la lucidité impitoyable d'un génie » ? Hélas ! Nous ne rencontrons partout que du cynisme, du blasphème, du patrouillage, et, dans la description de l'amour, une attaque à fond contre la société.

Pour qu'on n'identifie pas le caractère de Costa au sien, Montherlant prend bien soin d'écrire en guise d'avertissement : « S'il est sûr que l'auteur a mis de soi dans ce personnage, il reste qu'il y a en celui-ci nombre de traits qui sont du domaine purement objectif, voulus par les seuls besoins de l'art, et qui ne sauraient être imputés à la personne du romancier » (p. 5).

Peut-être ! Mais toute œuvre porte la marque de l'écrivain, et il serait trop facile de vouloir toujours les séparer. Quand Costa blasphème, est-il vrai qu'il ne ressemble pas à Henry de Montherlant ? Pourquoi laisser l'en-tête d'une croix avec les initiales du Divin Maître (N.S.J.C.) dans les lettres de la dévote Marie Paradis ? Osons citer in extenso une page de Costa à Marie Paradis, mélange d'irrespect, de grossière moquerie et de haine, où l'on verra que Voltaire n'est pas encore mort.

Peut-être y a-t-il en vous des forces qui pourraient être consacrées. (Marie Paradis voudrait se faire religieuse.) Je ne sais ce que vous auriez à perdre, mais je sais que cela n'est rien. Ce devrait être un Père de l'Eglise qui ait créé cette expression : qui perd gagne. Je souffre de vous sentir en pleine imbécilité (du monde). Vous allez à la foire, vous allez au chef-lieu, et, loin que ce que vous voyez là vous saisisse de dégoût, vous y prenez plaisir. Si vous croyez, que faites-vous dans le monde ? Il n'y a rien d'innocent dans le monde, sitôt que l'on croit. Un verre d'eau qui vous plaît à la bouche, et vous souffletez Jésus-Christ. Ni rien qui puisse y être seulement justifié. Toute menue que soit votre activité, elle est ridicule ; j'aimerais voir les actes s'éteindre en vous, l'un après l'autre, comme les lumières, à la mi-nuit, s'éteignent dans une ville...

Jésus-Christ mourant prie pour ses bourreaux, et refuse de prier pour le monde. Voilà un tonnerre qui m'impose davantage que celui quand il expire. Il prie pour ses bourreaux, parce qu'il y a là une extravagance digne de son génie, mais il refuse de prier pour cette multitude inepte et corrompue qu'il a maudite dans l'Evangile... Maintenant, Mademoiselle, soyez de ceux pour qui Jésus ne prie pas.

Le péché de résistance au Saint-Esprit me touche infiniment. Il y a peut-être, à cette heure, une maison religieuse qui voudrait que vous vous fondiez en elle cœur et chair, comme moi je me fonds cœur et chair dans mes écrits ; elle vous attend sa rosée du matin... Je n'ai nul moyen de décider de ce qu'il y a en vous ; peut-être n'y a-t-il rien... Il n'y a rien qu'un prêtre qui puisse démêler cela. Un bon directeur est le fondement de l'édifice que vous avez à bâtir. Allez donc voir le Père M..., à L..., au couvent des... Je connais le Père M... ; il a l'honneur d'avoir été le plus grand pécheur du monde ; c'est dire qu'il comprendra mieux vos péchés, sachant ce que c'est... Il ne préviendra jamais la grâce en vous, supposé qu'elle y soit, mais il la suivra humblement et fortement... Encore qu'aujourd'hui on n'entre plus en religion par inconscience, comme le faisait jadis (et comme on continue d'entrer dans le mariage), l'Eglise ne saurait s'assurer avec trop de prudence d'une vocation. (P. 49-51.)

Si j'ai eu le courage de présenter un tel extrait, c'est pour prouver mon avancé, et pour qu'on ne me demande pas de preuve de l'obscénité de cet ouvrage de M. de Montherlant. Le livre presque tout entier sent les latrines. On aura un exemple de la vulgarité de ces pages, lorsqu'on saura qu'on y appelle un époux « un usager ».

* * *

Etudions maintenant « la profonde psychologie » du romancier. Elle se réduit toute à l'étude des instincts qui nous rendent semblables aux bêtes, et même pires qu'elles, puisque ces appétits se servent de l'intelligence pour s'assouvir. Est-ce là de l'amour ? Non, mille fois non ! Pourquoi toujours séparer l'esprit et le cœur de la chair ? Quand Costa avoue : « Je ne suis pas un homme d'amour, mais de plaisir » (p. 86), il dit vrai.

Au fond, ce roman crie à Dieu : « Tu as raté ton œuvre ! »

L'homme et la femme ne peuvent s'accorder : « Nous assistons à ce spectacle singulier d'êtres qui sont poussés l'un vers l'autre, alors qu'ils semblent n'être pas faits l'un pour l'autre » (p. 131).

La femme est toute tendresse et amour, mais l'homme est incapable d'aimer :

Comment laisserais-je vivre en moi l'amour ? Je ne peux que l'y laisser mourir. Cette braise n'est pas de celle qu'on attise : l'artifice y est pire que rien. Pourquoi me demande-t-on d'être autre chose que ce que la nature m'a fait ? La nature m'a fait homme, c'est-à-dire d'une espèce sans amour.

Tel est ce couple hybride, d'où naissent la plupart des maux de l'humanité, sans que ni lui ni elle en soit coupable, mais seulement la nature, qui les a conjoints sans les assortir, mettant là le meilleur et le pire, comme dans toutes ses autres œuvres... (p. 132).

D'où il suit que le mariage est une chose monstrueuse :

Qu'on ouvre un journal. Drames de la jalousie, drames de l'adultère, drames du divorce, drames de l'avortement, crimes passionnels. Et tous les drames de famille, qui ne seraient pas sans un couple initial. Et tout ce qui n'est pas dit. Ce n'est pas l'union libre qui semble maudite, c'est le couple, sous quelque forme qu'il prenne, et dans le mariage peut-être plus encore qu'autrement... (p. 132).

Ces lignes sont atroces et tragiques et me semblent résumer tout le volume. Costa vient heurter son front contre le grand problème du mal et il s'en tire par un cri de désespoir qui voudrait anéantir la société et la nature entière. Mais non, il oublie la douleur aiguë de son intelligence, il l'endort, il laisse aller la « bête », et il cherche Solange...

S'il est vrai qu'au milieu de nos pires faiblesses, il y a un instinct qui nous élève, Costa ne pourra empêcher son intelligence de chercher à nouveau la lumière... Pour trouver la paix, il devra s'humilier comme tant d'autres, comme Pascal, comme Ghéon, comme Claudel : admettre le *péché originel*, la clé de voûte du seul édifice où l'on trouve un abri sûr : l'Eglise. Tout s'explique par le *péché originel* et la *grâce* ; rien ne se comprend sans ces deux réalités, ni les instincts

mauvais, ni les bons, ni notre grandeur, ni notre misère, ni les souffrances, ni la mort, ni la vie.

S'il y a des misères dans le mariage et l'amour — et qui peut le nier ? — elles ne sont qu'un aspect du mal dans ce monde. D'ailleurs, Costa exagère singulièrement. A l'entendre, il serait impossible de trouver un ménage heureux. Vraiment, Costa n'a pas tout vu. Nombreux sont les mariages chrétiens où l'amour réciproque des époux, bien loin de décroître après les débuts, ne fait que grandir dans l'estime et le respect mutuels.

J'ai dit le mot *amour*. Costa ne pense pas qu'on puisse l'appliquer aux hommes et aux maris. Encore une affirmation exorbitante ! D'après lui, seules les femmes sont capables de tendresse et d'affection, jamais les hommes. Quoique cette théorie soit assez répandue de nos jours dans les milieux incroyants, l'expérience montre sa fausseté et que, s'ils n'aiment pas tout à fait comme les femmes, les hommes sont quand même capables de tendresse véritable.

* * *

Une lecture attentive du roman nous prouve qu'il n'est pas « digéré » : tout s'y mêle. Henry de Montherlant ressemble à Costa : « Vérités, demi-vérités et sophismes se pressaient sur ses lèvres, mêlés à d'âpres sarcasmes. Son jaillissement ! Il était comme une coupe pleine à ras bords, qui continuellement déborderait, à la façon des vasques marocaines » (p. 73). Oui, l'auteur ne sait pas ce qu'il veut. On est donc loin de « la profonde psychologie » que d'aucuns prétendent lui trouver.

Chose certaine, c'est que Montherlant a, sinon ouvert, du moins élargi la voie au roman *obscène*. Est-ce la haine d'avoir un corps ? un corps humiliant pour notre intelligence ? Est-ce un cri de rage impuissant devant le désordre du monde, et le problème du mal ?... En tout cas, lorsqu'on en arrive à décrire l'obscénité pour l'obscénité, on nie du même coup la morale et l'art. La morale, c'est évident. L'art, c'est certain aussi.

Beaucoup, en effet, se demandent pourquoi le roman français passe aujourd'hui par une crise. Différentes explications se présentent. Pour les uns, c'est que les écrivains, au lieu de traiter de nouvelle façon d'anciens sujets (selon la formule ancienne : *non nova, sed novo*), s'acharnent à la découverte du neuf. Pour d'autres, pour François Mauriac par exemple, le roman français traverse une crise, précisément parce qu'il est *obscène*. Inutile de dire que Mauriac a raison. Peut-il y avoir de l'art là où l'esprit n'a plus qu'une part minime ? où la chair seule est décrite *sans ses rapports avec l'âme* ? où de parti pris on veut ignorer les appels de l'intelligence et de la conscience ?

Le sort du roman, vient d'affirmer François Mauriac, *est lié à celui de l'âme...* (C'est nous qui soulignons.) La floraison et le succès des romans obscènes à quoi nous assistons aujourd'hui marquent le stade avancé d'une maladie qui est celle de la conscience. *Comme il n'existe plus de conflit,*

le remâchement demeure seul, la « délectation morose » des théologiens. De ces romans-là, il y en eut toujours, mais ils se vendaient sous le manteau et n'avaient pas les honneurs des feuilletons de la critique officielle. Les voici maintenant promus à la dignité des œuvres marquantes qui divisent l'opinion, parce qu'il ne subsiste plus assez de consciences individuelles dont le dégoût l'emporte sur l'instinct sexuel désentravé de la masse².

Une fois de plus, la fausse liberté — celle qui libère complètement les bas instincts — a tué l'esthétique et l'esprit, et a montré l'absurdité de la séparation de l'art et de la morale. *Qu'on le veuille ou non, une idée demeure toujours principe d'action.* Il est donc dangereux d'en émettre continuellement, à la manière de Montherlant, Gide et consorts, pour le seul plaisir d'en énoncer et parce qu'elles sont — paraît-il — « artistiques » et « objectives ». Le résultat d'une telle audace, c'est une société de plus en plus malade et un art décadent.

Paul GAY, ptre, c.s.sp.

Les enseignements de Jésus-Christ¹

NOMBREUX et excellents sont les ouvrages sur Jésus-Christ, sa vie, son œuvre et son enseignement. Le livre du Père Bonsirven nous offre le singulier avantage de réunir, dans une synthèse établie pour elle-même, tous les enseignements de Jésus-Christ, dispersés dans les Évangiles et les commentaires. Synthèse complète et très riche, capable à la fois d'alimenter notre science biblique et notre vie spirituelle.

Cet ouvrage, comme tous ceux que présente la collection *Verbum salutis*, appartient à la catégorie des travaux de haute vulgarisation. Si les méthodes de présentation techniques sont omises à dessein, le texte s'appuie tout de même et constamment sur les bases d'une érudition solide et d'une bibliographie soigneusement choisie. Les esprits cultivés trouvent donc dans ces pages la lumière qu'ils recherchent, et ils ne sont pas distraits par l'étalage d'un appareil critique souvent encombrant.

² Extrait de *Carrefour*, 8 avril 1947.

¹ Bonsirven (Joseph), s.j.; *Les Enseignements de Jésus-Christ*; 3e édition. Paris, Beauchesne, 1946. 511 p. 20 cm. (*Verbum Salutis.*) \$5.00 (\$5.25 par la poste).

Dans les pages d'introduction, l'auteur revendique tout d'abord la valeur historique des sources utilisées : le cinquième Evangile (message de Jésus d'après les Actes et les autres écrits apostoliques inspirés), les Evangiles synoptiques (S. Matthieu, S. Marc, S. Luc) et le quatrième Evangile (S. Jean). Il donne ensuite un aperçu synthétique sur le langage de Jésus et son enseignement. Il expose enfin le plan et la méthode qu'il entend suivre dans l'agencement et le développement de sa synthèse. Au sujet de cette méthode et de ce plan, nous croyons opportun de citer quelques-unes des phrases mêmes de l'auteur qui nous livrent la trame du volume et expliquent le choix et le nombre des chapitres. « Nous partons, dit-il, du « Règne de Dieu », et du « Fils de l'homme », expressions traditionnelles et mystérieuses, qui couvrent la révélation nouvelle, préparée par l'économie israélite. Le prédicateur du Règne de Dieu presse ses auditeurs de se convertir de leurs péchés : ainsi s'avanceront-ils dans la « voie » de la filiation divine. Alors ils pourront comprendre le sacrifice de leur chef, lequel lui permet de fonder la société surnaturelle de son Eglise et d'ouvrir aux siens les cieux, Royaume de son Père. A ce moment nous reconnaissons que la mission du Fils de l'homme est une médiation de vie divine et que lui-même ne peut être que le Fils de Dieu. Il ne nous reste qu'à nous incorporer à lui par la foi vivante, la foi salutaire animée par la charité. » En d'autres termes, le Père Bonsirven a voulu suivre dans la présentation de sa synthèse, la pédagogie du divin révélateur lui-même.

Deux chapitres, qu'on pourrait appeler préliminaires, préparent la synthèse des enseignements de Jésus. Le premier étudie, comme on devait s'y attendre, les notions mêmes de « Règne de Dieu » et de « Fils de l'homme », l'usage de ces expressions dans la littérature biblique et juive, les concepts personnels, nouveaux, hardis, introduits en elles par le Maître et le Prédicateur du Royaume. Le second établit les relations qui existaient entre Jésus-Christ et Israël, la manière dont Jésus s'est comporté dans l'accomplissement de la loi mosaïque, la méthode qu'il employait dans le recours aux livres de l'Ancien Testament.

Les huit chapitres qui suivent nous donnent la synthèse proprement dite des enseignements de Jésus, synthèse basée comme nous l'avons dit plus haut sur la pédagogie même du « Fils de l'homme » prédicateur du « Règne de Dieu ». Le « Règne de Dieu » (chap. III) met en échec le « Règne de Satan » en prêchant la conversion pour la rémission des péchés. Le péché et Satan ont dominé le monde, mais voici le Sauveur, celui qui remporte la victoire sur le tentateur et triomphe des possédés, voici le médecin miséricordieux des pécheurs, capable de les convertir et de leur remettre leurs péchés. Le péché et le tentateur étant vaincus, la voie du Règne de Dieu est maintenant ouverte.

Trois chapitres traitent de cette voie du Règne de Dieu. Dans

le premier (chap. IV), le Fils de Dieu nous met en présence du Père des cieux. Il nous montre en Dieu un Dieu-Amour et un Dieu-Père. Il nous exhorte à l'adoration filiale, à l'amour filial, à la confiance filiale, à la prière filiale, à l'esprit de pauvreté qui est un abandon filial libérateur. Dans le deuxième chapitre (chap. V), le Fils de Dieu nous met en présence de nos frères, les hommes. Alors repassent devant nos yeux tous les magnifiques enseignements de Jésus sur le primat de l'amour fraternel, sur les obligations particulières de l'amour fraternel, sur les devoirs envers le prochain, les œuvres de charité, l'amour des ennemis, sur la morale familiale et sociale. Dans le troisième chapitre (chap. VI) de cette section sur la Voie du Règne de Dieu, le Maître nous parle du Fils de Dieu en son sacrifice rédempteur. Il nous rapporte ses enseignements sur sa Passion et sa Résurrection, sur le pourquoi et le comment de son sacrifice, sur la loi universelle du sacrifice.

La Voie du Règne de Dieu étant ainsi explorée et connue parfaitement, le Christ nous révèle ensuite (chap. VII) que le « Royaume du Fils de l'homme », l'Eglise, est seule capable de nous maintenir dans la Voie du Règne de Dieu. Cette Eglise, Jésus nous la montre commençant dans la société de ses disciples. Il assigne aux Douze, et à Pierre en particulier, leur rôle dans son gouvernement et son développement. Il détermine sa nature mystico-sociale lorsqu'il établit les sacrements, surtout ceux d'Eucharistie, de Pénitence et de Baptême. Il lui assigne pour fin la communication des biens surnaturels, la possession du Saint-Esprit, la vie divine avec ses modalités et propriétés. Par où l'on voit mieux maintenant que le « Royaume de Dieu » et le « Royaume du Fils de l'homme » sont identiques, que ces deux royaumes sont en même temps doctrine et société, présents, passés et futurs, terrestres et eschatologiques, qu'ils sont universels et qu'ils établissent la Nouvelle Alliance en son sang.

L'Eglise en nous maintenant dans la Voie du Règne de Dieu nous conduit (chap. VIII) au Père des cieux, à son royaume céleste. Le Christ nous ouvre alors les plus étonnantes perspectives sur cet avenir mystérieux. Il nous parle de l'eschatologie individuelle et universelle, de la résurrection des morts, du jugement dernier, du monde nouveau, des peines éternelles et des récompenses définitives, de l'époque de la Parousie ou du dernier avènement. Cette vue d'ensemble sur les enseignements de Notre-Seigneur nous fait mieux voir que le Fils de Dieu a été dans la force du terme un médiateur de vie divine. Aussi le souverain Maître et Docteur va-t-il nous éclairer maintenant (chap. IX) sur le mystère de l'Homme-Dieu, sur sa Messianité et sa divinité, sur le mystère de son Incarnation, sur ses relations avec le Père, sur ses activités divines, sa psychologie profonde et le mystère de la Sainte Trinité. Enfin il termine son enseignement lumineux en abordant le problème de notre incorporation à lui (chap. X) par la foi vivante, la

foi salutaire animée par la charité. Il examine la nature de cette foi, il en montre la genèse dans les âmes par son Apologétique (témoignage intérieur du Père, témoignages extérieurs au croyant, témoignage de Jean-Baptiste, témoignage des Ecritures, témoignage des miracles), il parle des dispositions intérieures qui ouvrent l'âme à l'action croissante des divers témoignages et du but des paraboles. L'auteur ensuite prend la plume lui-même et termine tout l'ouvrage par une synthèse sur la pédagogie de Jésus, son action sur les foules, la formation de ses disciples.

Ce livre est des plus intéressants et des plus utiles. C'est une somme vraiment, et une somme vivante, concrète, facile à comprendre, de tous les enseignements de Jésus-Christ. A sa lecture, on comprend mieux Jésus-Christ, sa vie, son œuvre, sa doctrine, tout ce qu'il a fondé et établi, ce à quoi nous tendons tous et les obligations qui nous sont imposées.

En plus d'une table des matières — nous l'avons reproduite substantiellement dans les pages qui précèdent — le volume contient deux autres tables générales des plus importantes. L'une indique toutes les citations évangéliques (et elles sont innombrables) qui ont été mises à contribution dans l'ouvrage, l'autre groupe en une synthèse analytique très utile tous les principaux sujets traités dans les pages de ce beau livre. Nous recommandons vivement la lecture de ce magnifique volume publié par le Père Bonsirven, ce bibliiste éminent qui a rendu à sa race et à l'Eglise de si précieux services.

Donat POULET, o.m.i.

Ce n'est pas à stimuler sa fièvre érotique et ses scrupules que l'adolescent ou l'adolescente peut entrer dans le catholicisme large et zélé dont notre temps a besoin ; mais c'est à se tenir ouvert, comme le recommande saint Paul, à « tout ce qui est vrai, tout ce qui est pudique, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bon ton, tout ce qui est vertueux et tout ce qui est selon l'ordre » que se formera en eux le catholicisme de grand style.

Qu'on considère chaque mot de ce texte de saint Paul. On y trouvera la condamnation de l'un ou de l'autre des aspects essentiels de Mauriac. Le pain de la jeunesse ne se trouve pas dans cette œuvre dont on a dit justement qu'« elle a travaillé davantage à rendre le péché vivant pour les chrétiens que le christianisme vivant pour les pécheurs ».

Jacques TREMBLAY, s.j.

Sur une pensée de Lacordaire ¹

« J'ai 18 ans tout de même... Je peux tout lire. Et tout voir. Si vous pensez que je vais me cantonner aux contes de Perrault et aux documentaires, non alors !... »

Voilà ce que nous disent les J3, c'est-à-dire les adolescents, ceux dont la vingtième année n'a pas encore sonné. Ils nous disent cela comme ça, tout carré, les yeux bien ouverts, avec, au fond de la voix, un peu de rancune à la pensée qu'on ne peut ne pas croire entièrement à leurs capacités réceptives et à la qualité de l'assimilation qu'ils pourront faire de « toutes » les lectures, de la vue de « tous » les films.

Ce n'est pas tout à fait leur faute. Quand la vente des livres n'est pas soumise à certaines lois, quand on peut, aux devantures, exposer n'importe quoi et le vendre à si bas prix que ce n'est pas la peine de s'en passer, quand l'entrée des cinémas est permise à tous, sans distinction d'âge, il ne faut pas être surpris d'entendre de pareilles professions de foi.

Pourquoi lit-on ? Enfant, pour chercher le rêve. Adolescent, tourmenté par l'éveil des sens, pour avoir du « thrill ». A trente ans, pour commencer à comprendre ; après cet âge, pour chercher la vérité. On ne lit jamais si bien et si fructueusement que lorsqu'on a passé par quelques épreuves, surmonté des difficultés, vu et compris qu'il faut prendre l'humanité comme elle est et non pas comme on voudrait qu'elle soit.

Si on s'en tient à la ligne de conduite basée sur la raison, on passe assez facilement de l'enfance à la maturité sans avoir eu trop de troubles de croissance. Mais dans le cas contraire...

L'enfant lit pour chercher le rêve. C'est si vrai que rien ne lui plaît mieux que les contes. Et même à nos enfants modernes, que rien n'épate, ni l'auto, ni la radio, ni surtout l'avion. Comment d'ailleurs en seraient-ils étonnés ? Ils ont toujours vu ces merveilles autour d'eux, alors que nous les avons connues à leur époque héroïque (je parle pour les gens de ma génération, nés en même temps que le siècle XXe). Bien qu'ils sachent que l'avion va plus vite que le carrosse trainé de cygnes de la Belle Princesse, ils ne voudraient pour rien au monde, la voir prendre un « Dakota ». Ils n'ignorent pas que l'électricité donne bien plus de lumière que les bougies. N'importe. Il faut que les salons soient rutilants de celles des flambeaux. Et n'allez jamais habiller le Prince chez un tailleur. Il lui faut le pourpoint bleu ou rose brodé d'or, les chausses et les souliers à la poulaine.

Adolescents, on recherche les sensations. Ce n'est pas défendu, à condition qu'elles soient propres, saines et ne fassent pas appel trop vite à l'animalité. Il n'est pas répréhensible de voir un petit gars vibrer en suivant un explorateur, ou tel type épataant qui trouve le moyen, par sa seule perspicacité, de déjouer les ruses des gangsters les plus extraordinaires. Les fillettes peuvent s'intéresser aux romans d'amour, à condition qu'ils soient propres et ne les incitent pas à dire et à faire des sottises. Elles peuvent même pleurer si la situation est émouvante et cornélienne. Mais de grâce éloignez de leurs yeux les romans de quatre sous, qui les troublent, les affolent et leur montrent exactement le contraire de ce que sera leur vie.

¹ Texte paru dans *Le Canada* du 2 juillet 1947, p. 6.

A trente ans, on cherche à comprendre. Oui, parce qu'on a déjà un peu vécu. On commence à ouvrir les yeux et c'est vers la seconde moitié de la trentaine, quand on sera en pleine capacité de production, intellectuelle et physique, qu'on réalisera exactement ce que c'est qu'une vie humaine et qu'on se préparera à entreprendre, avec la quarantaine, le vrai voyage d'exploration au pays de la lecture. C'est là qu'on apprendra à séparer le bon grain de l'ivraie, à préférer les livres un peu durs à ceux qui se lisent tout seuls et qu'on sera à même de parler de l'inutilité de l'œuvre de certains gribouilleurs, perversificateurs d'une jeunesse qui aurait dû être guidée.

Car ne vous y trompez pas. Tous les écrivains non recommandables ne manquent pas de talent. Les uns sont des charmeurs et vous entraînent malgré vous et il faut bien de la raison, bien de la compréhension pour s'en dépandre. Ne croyez pas aux adolescents qui vous disent qu'ils peuvent tout lire. S'ils s'en tenaient aux romans encore ! Mais non. C'est qu'ils abordent les

thèses les plus dangereuses et selon leur état d'esprit du moment, ils s'y jettent tête baissée ou dévient, parce qu'ils n'ont pas compris.

Pour peu que la forfanterie s'en mêle, les voilà partis dans la vie, en figure de proue, maniant des armes dont ils ne connaissent pas le danger et qui leur explosent en plein cœur. C'est bien malheureux d'entrer dans l'existence avec un esprit désabusé, un cœur pansé, des yeux voilés. Ah ! belle jeunesse canadienne, garde tes yeux clairs, ton cerveau lucide, tes pensées à base de foi et de raison...

Ecoutez, pour vous en convaincre, cette phrase de Lacordaire et gardez-la en note, si vous avez un calepin. Elle vous aidera, pour l'éducation de vos enfants et la composition de leur bibliothèque :

« Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle c'est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte et ce qu'il goûte est à la mesure de sa raison »...

Odette OLIGNY

La France et nous ¹

IL faut savoir gré à Robert Charbonneau d'avoir publié en brochure les textes de sa polémique avec quelques écrivains français, que seconde... élégamment René Garneau. Avec la réponse de Roger Duhamel à Aragon, *Crise de l'esprit critique en France*, ces textes constituent un dossier éloquent et pénible à la fois. Les brèves remarques suivantes n'ont pour but que de mettre en lumière quelques-unes des réflexions spontanées que suscite cette polémique.

Il faut d'abord remarquer que les écrivains français qui se sont inconsidérément embarqués dans cette galère ne représentent pas à nos yeux l'opinion française, ni même — pour la plupart d'entre eux, qui sont loin d'être les fanatiques à tous crins d'une quelconque idéologie, — leur propre opinion à eux, définitive, irréformable. Il est clair, en effet, à les lire, qu'ils tombent entre autres dans le sophisme de *l'ignorance du sujet*, comme ils ne connaissent rien d'ailleurs de Robert Charbonneau lui-même, de ses idées et de ses œuvres. Nous voyons, dans leur sortie impulsive, un moment d'humeur que, au moindre effort de réflexion sérieuse, de maîtrise de soi, ils seront les premiers à regretter. Non, nous ne pouvons évidemment pas rapetisser la pensée française sur notre compte, à la mesure de ces diatribes, et les seules paroles d'un penseur comme Etienne Gilson pèsent infiniment plus dans la balance que les pasquinades de « bellettriers » trop chatouilleux.

D'ailleurs, nous recevons de telles compensations. La France ne nous déléguait-elle pas, lors du Congrès marial d'Ottawa, un ambassadeur aussi distingué que son Eminence le cardinal Gerlier, dont quelques-uns des éloquentes propos tintent encore agréablement à nos oreilles ? Non pas tant parce qu'ils flattent notre vanité que parce qu'ils attestent un étonnement ému, une joie profonde devant une fidélité dont nous voudrions être les dignes héritiers. Le Primat des Gaules osait s'écrier, dans sa magnifique conférence sur « Marie, médiatrice », au théâtre Capitol :

« Si la France vous a un jour donné un peu d'elle-même, vous le lui avez rendu au centuple. Votre race sublime a donné cent fois plus qu'elle n'a reçu.

« O Canada, un Canadien de cœur te vénère avec tout ce que ce cœur contient de plus ardent. » (*Le Devoir*, samedi 21 juin 1947, p. 1.)

¹ Charbonneau (Robert) ; *La France et nous*. Réponses à Jean Cassou, R. Garneau, L. Aragon, S. Fumet, A. Billy, J. et J. Tharaud, F. Mauriac et autres. Montréal, l'Arbre [1947]. 77 p. 19.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

Mais enfin il ne s'agit pas de l'amitié réciproque de la France et du Canada, amitié qui ne fait de doute pour personne. Et je me suis certainement éloigné un brin de la question. Il s'agit de l'existence et de l'autonomie de la littérature canadienne, à propos de laquelle Robert Charbonneau émet des vues d'une justesse évidente, et confond facilement des adversaires qui affichent une ignorance déconcertante de la réalité canadienne-française.

Le directeur de *la Nouvelle Relève*, un fervent de la pensée et sacrant même récemment dans le *Toronto Quarterly* une étude de la culture française, auquel un professeur canadien-anglais co-intitulée *A Canadian Disciple of François Mauriac*, n'en a pas contre les influences françaises, mais contre un impérialisme intellectuel qui voudrait nous imposer la tutelle de Paris, perpétuer chez nous le colonialisme culturel.

Dans la défense de son point de vue, Charbonneau, toujours avec tact, mesure et en s'en tenant à la question en litige, — ce qu'on ne peut malheureusement pas dire, de ses contradicteurs — lance des vérités dures mais opportunes. Ignorance à Paris de la vie de notre jeune littérature, tentation de bien des Français d'apprécier certains de nos actes ou de nos écrits à la lumière de leurs querelles partisans, oubli pratique de l'universalité contemporaine de la culture, ignorance des activités intellectuelles étrangères, tels sont quelques-unes des caractéristiques d'un chauvinisme que Charbonneau ne manque pas de démasquer. Si beaucoup d'intellectuels européens manifestent un tel esprit, il n'est pas surprenant que la paix soit si difficile en Europe. « L'ordre dans les idées prédispose à mettre de l'ordre dans les choses. » L'impérialisme, sous toutes ses formes, ne devrait-il pas beaucoup de son aveuglement têtu et de ses mesquineries étonnantes à l'existence d'un impérialisme spirituel larvé ?

L'heure semble venue d'un universalisme authentique et vécu, qui seul peut sauver notre civilisation et qui, dans son sain réalisme, est aussi éloigné du nationalisme exagéré que de l'internationalisme idéaliste. Pour ne pas être en retard sur leur époque, bien des gens devraient relire et méditer le texte suivant de Jean Cocteau, que Robert Charbonneau cite aux pages 63 et 64 de sa brochure :

« Avant d'entreprendre le Tour du monde pour Paris-Soir, j'ignorais à quel point la France était crédule, soignait mal sa propagande et se reposait sur une vieille certitude aveugle de plaire. J'étais, l'avouerai-je, assez près de croire que le reste du globe était la province et qu'il devait être triste, par exemple, pour un écrivain, de s'exprimer dans une langue différente de la nôtre. C'est dans cet esprit absurde qu'on nous élève. Le maître d'école nous inculque la foi dans notre supériorité, la haine et le mépris des autres. Faites le tour du monde, vous reviendrez chez vous renseigné sur ce que ces autres pensent, et l'oreille basse. [...] La France est une cave pleine. Mais comme il serait mieux de n'en point crever d'orgueil et de regagner l'ancien prestige. C'est simple. Le moindre effort sera couronné de réussite et j'ai vu, pour peu qu'ils s'en donnent la peine, ce qu'un Français récolte chez des peuples qui dédaignent la France politique d'hier et placent au-dessus de tout les qualités poétiques dont elle a honte. »

Enfin, tout ce débat aura été fort utile s'il aide, d'une part, les Canadiens français à prendre conscience de leur personnalité propre et si, d'autre part, il aide Français et Canadiens à se mieux connaître de sorte qu'ils puissent collaborer, — dans le respect et l'estime réciproques, mais de façon différente, selon les exigences de leurs caractères distinctifs, — au rayonnement du génie français dans le monde.

Quant au dernier mot de ces discussions, il nous semble revenir de droit à M. Etienne Gilson, en raison de la connaissance pratique qu'il a de toutes les données du problème, de sa position désintéressée et de l'expression sereine, élégante et ferme à la fois de sa pensée :

« Mais le Canada est-il une branche de l'arbre de France ? C'est une autre question, et comme il importe avant de résoudre un problème, d'en définir exactement les données, on aurait peut-être avantage à ne laisser aucune équivoque obscurcir ce point important.

« Ce n'est d'ailleurs pas chose facile, mais enfin, sans vouloir trop serrer une métaphore, une branche est une partie d'un arbre, et, si robuste soit-elle, c'est de la sève de l'arbre qu'elle vit. Or il ne faut pas oublier la devise canadienne : « Je me souviens ». Le Canada se souvient de bien des choses, car non seulement il a une mémoire, il en est une. Il se souvient d'abord d'avoir été une branche de l'arbre français, mais aussi d'en avoir été coupé, puis, laissé sur le sol, d'y avoir tout seul pris racine, d'avoir vécu sans nous, grandi sans nous, conquis par son seul courage, par sa seule perspicacité et par une continuité de vue qui ne nous doit rien le droit à sa propre langue, à ses propres méthodes d'éducation et à sa propre culture. Si nous sommes l'arbre, jamais arbre ne s'est moins soucie de sa branche. Qu'il s'en soucie aujourd'hui, rien de mieux, mais ce qu'il retrouve, après l'avoir si longtemps négligé, ce n'est plus une branche, c'est un arbre : un arbre de même espèce que lui, mais un autre arbre qui est un arbre comme lui.

« S'il importe de le préciser, ce n'est pas afin de redresser une image. Nos amis Canadiens savent d'où elle vient : ils savent qu'elle fut inspirée par la plus chaleureuse amitié ; mais une claire vue du réel commande toute action efficace, et rien ne serait plus fatal aux relations franco-canadiennes que la moindre erreur au départ. Il existe sur les rives du St-Laurent, un peuple de culture française, mais ce peuple ne nous la doit pas, elle est à lui, et si elle circule en lui comme une sève, ce n'est pas notre sève, c'est la sienne. Lorsque nos ancêtres se sont établis au Canada, ils possédaient Corneille, Racine, Molière et Bossuet comme nous les possédons nous-mêmes ; nous n'avons pas changé cette possession en dette pour les avoir laissés seuls en charge de ces biens, sur le vaste continent, où ils les ont seuls fait valoir. La langue qu'ils parlent n'est pas une langue que nous leur avons apportée, mais celle qu'ils ont eux-mêmes apportée, gardée, sauvée du désastre au prix d'une lutte magnifique menée par eux pour le plus précieux de leurs biens. La culture intellectuelle canadienne-française ne doit qu'aux Canadiens de survivre et de fructifier. Ni empruntée ni parasite, et autrement que la nôtre, mais exactement au même titre que la nôtre, elle est française de plein droit. » (*Le Monde*, le 7 janvier 1946.)

C'est là un jugement à nos yeux définitif et qui nous touche profondément, simplement parce qu'il nous semble conforme à la stricte réalité.

Livres Canadiens ¹

DANS le numéro de *Lectures* de juillet-août, nous avons présenté la splendide revue *Livres et lectures*. Nous en tirons aujourd'hui l'extrait suivant, qui atteste, si je puis m'exprimer ainsi, le *renouveau* canadien en France. Notre prochain numéro reviendra sur le sujet : on y verra quelles formes de relations pratiques et fécondes sait imaginer l'amitié vivante de nos frères d'outre-Atlantique. — T.B.

Des livres, admirablement imprimés, sur beau papier, en caractères élégants, — de ces livres comme on n'en voit plus guère sortir de nos presses françaises en dehors des tirages de luxe, — tels nous arrivent, pour notre grande joie, quelques ouvrages canadiens récemment parus². Des œuvres d'autrefois sont réimprimées ; d'autres voient le jour, — et c'est tout le cher pays d'outre-Atlantique qui s'évoque, lorsqu'on feuillette ces volumes, fleurant bon la vieille France, écrits dans notre belle langue qui garde là-bas, grâce à certaines expressions archaïques, sa saveur d'autrefois ; surtout nous y trouvons l'image de ces mœurs d'un peuple en même temps très vieux et très jeune, jaloux de sa foi, de ses vertus, de sa pureté, de son terroir... Comme on se reprend à aimer le Canada, en lisant ses écrivains, — ce Canada, dont la guerre nous avait, pendant des années, séparés, dont nous avons vu les fils venir se battre sur notre sol, pour la cause commune, ce Canada que nous n'oublions pas et qui, lui, nous oubliait encore moins, resté fidèle à notre culture, rééditant nos livres qu'il ne pouvait plus recevoir, avide aujourd'hui de renouer plus étroitement que jamais avec nous les liens qui, depuis trois siècles, nous unissent !

Ici même, il y a quelques mois, nous signalions un charmant roman, *Vézine*, de Marcel Trudel, où était racontée la mélancolique histoire d'un vieux garçon, un peu disgracié par la nature, mais resté jeune de cœur et dont l'amour pour une toute jeune fille était voué à un douloureux insuccès... Il y avait, dans ces pages, une exquise sensibilité, beaucoup d'émotion, une peinture saisissante des mœurs patriarcales restées en honneur sur les rives du Saint-Laurent, et cela nous rappelait un peu *Maria Chapdelaine*.

Qui ne se souvient de ce chef-d'œuvre de Louis Hémon ? Quand, dans un de ses « Cahiers verts », Crasset nous le fit connaître en 1921, ce fut, pour tous, un émerveillement : il sembla qu'un monde nouveau nous était révélé, — et c'était, en fait, une bouffée d'air pur qui, venant du Canada, passait sur notre littérature trouble de l'après-guerre... On ne se lasse pas de relire ce grand livre, — et on en trouvera un autre reflet, très beau lui aussi, dans *Menaud maître-draveur*, de Félix-Antoine Savard. Là, suivant un mot qui en dit long, s'entend le cri « d'une race qui ne sait pas mourir » et c'est l'histoire, toute simple, mais profondément émouvante, d'un coureur des bois d'autrefois qui, ardemment

¹ Article tiré de *Livres et lectures*, revue bibliographique mensuelle (*Cahiers du livre — Revue des lectures*). Issy (Seine), 184 avenue de Verdun. 48 p. 21.5cm. Directeur : Pierre Cribier. — Juin-juillet 1947, p. 101.

² Marcel Trudel, *Vézine*. — Collection « le Nénuphar » : 1. Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur*. — 2. Joseph-Charles Taché, *Forstiers et voyageurs*. — 3. Emile Nelligan, *Poésies*. — 4. Léo-Paul Desrosiers, *les Engagés du Grand Portage*. — 5. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*. — Editions Fides. Montréal. (Dépôt : 5, rue de Mézières — Paris (6e)).

attaché à son sol, ne peut se résigner, sur ses vieux jours, à voir son pays devenir la proie des grandes sociétés anglaises et de ceux qui s'enrichissent à le servir : quelle belle leçon de fidélité au passé on trouve dans ce récit, qui nous dépeint un de ces foyers, encore si nombreux là-bas, où toutes les traditions se maintiennent !...

Peu à peu cependant un monde nouveau s'édifie dans ces pays de l'ouest et du grand nord où jadis rivalisaient pionniers français et compagnies britanniques, acharnés au commerce des fourrures, se disputant, avec l'alcool et la poudre, le concours des Indiens alors encore nombreux. Ce sont ces temps héroïques et sanglants des débuts du XIXe siècle que racontent *les Engagés du grand Portage*, de Léo-Paul Desrosiers, — un roman d'aventures, vivant au possible, qui s'apparente aux meilleures œuvres de Fenimore Cooper...

Il y a aussi, au Canada, de grands poètes... Emile Nelligan, mort en 1941, restera l'un des plus surprenants : vers 1900, il était déjà célèbre et les plus beaux espoirs lui étaient permis quand la névrose le terrassa et, cette névrose, on le sent, monte dans ses derniers vers, écrits alors qu'il avait vingt ans... Imprégné des lettres françaises, ayant vibré aux écrits de nos maîtres, qu'il connaissait à fond, il ne pouvait échapper à leur influence, et on retrouve, dans ses vers, à la fois du Baudelaire, du Rollinat, du Hérédia, du Verlaine, — même, plus lointainement, du Musset et du Lamartine... Mais quelle envolée vers le rêve, quelle pureté de forme, quelle profondeur de sensibilité il y a dans ces Poésies qu'on ne peut lire sans un immense regret qu'un être aussi doué ait précocement disparu !... Emile Nelligan devrait être aussi illustre en France qu'il l'est dans sa patrie : en fait, c'est un admirable poète de chez nous dont les accents nous arrivent aujourd'hui d'au delà de l'Atlantique.

* * *

Est-il nécessaire d'en dire plus ?... Ces quelques livres que nous venons de citer ne montrent-ils pas qu'il existe une importante littérature canadienne ? Entre nos deux pays, la communion de pensée, d'aspirations, de culture est telle qu'ils doivent l'un et l'autre connaître leur vie intellectuelle réciproque. Le Canada, lui, n'ignore rien de ce qui se publie en France ; comment pourrions-nous rester indifférents au grand mouvement littéraire qui se manifeste chez lui ?

Jacques HERISSAY

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes

PHILOSOPHIE

* * *

Amour et violence. [Bruges] Desclée de Brouwer [c1946]. 277p. hors-texte 22cm. (*Etudes Carmélitaines*, 25e année, no 1).
157

On n'a plus à faire la présentation ni l'éloge des *Etudes Carmélitaines*. Pour le premier numéro de la vingt-cinquième année de cette incomparable revue, une imposante équipe de théologiens, de philosophes, de poètes et de critiques (v.g. les Pères Garrigou-Lagrange, o.p., Philippe de la Trinité, o.c.d., Gustave Thibon, Lanza del Vasto, Jacques Madaule...) a choisi comme thème fondamental : *Amour et Violence*. Sujet des plus appropriés aux circonstances actuelles. Sujet traité, surtout, avec une vigueur, une largeur de conception qui ne concèdent rien à la faiblesse, à la lâcheté. On y trouvera même une justification de la violence qui repousse la médiocrité, de la violence prônée par Celui qui n'est pas « venu apporter la paix, mais la guerre », de la violence de ceux qui ont su exercer sur eux-mêmes leur volonté de puissance, capitaliser leurs énergies dans le climat de la sainteté chrétienne, emporter d'assaut le royaume des cieux. A ce niveau supérieur, la violence se résorbe dans l'amour ; seul l'amour pourra vaincre la guerre — en la dépassant, par en haut — et assurer la véritable paix, la paix que le Christ nous a donnée au soir de la Cène.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

PERRIN (Julien), p.s.s.

Chambres à louer. Montréal, Fides, 1946. 15 p. 17 cm. \$0.10 (\$0.12 par la poste).
174

Pour adultes

L'auteur s'élève contre les locateurs de chambres, qui, pour gagner plus d'argent, passent outre aux règles les plus élémentaires de la morale.

On ne louerait pas à un chimiste qui risquerait de faire sauter la maison ni à un chambreur atteint de maladie contagieuse. « Pourquoi alors seriez-vous moins exigeant, voire si indulgent pour des

personnes qui constituent un grave danger moral pour vos enfants et même pour les adultes vivant sous votre toit ? Les faux ménages, les fréquentations qui sont un prétexte à l'ivrognerie et à la débauche, les renégats qui se font prêcheurs des sectes les plus méprisables, ne pensez-vous pas que ces gens sont autant à craindre que les manipulateurs d'explosifs violents ? Leur présence est une menace à la santé et à la vie spirituelle de votre famille, et vous allez les tolérer ? »

Puis, il y a « le cas de ces établissements où l'on fait une industrie de la location des chambres à la semaine ou même à l'heure » et celui des *Tourists' Rooms*. « La cupidité et la lâcheté des logeurs sont parmi les causes les plus responsables de l'immoralité dont souffre la société d'aujourd'hui. D'autre part, le profit qu'on encaisse en tolérant le vice ne peut être qu'un argent maudit, qui ne procure pas le bonheur mais qui attire le châtement, le remords et la ruine. »

Trop de catholiques croient pouvoir détourner le bras irrité de la Justice divine par quelques lampions allumés devant une statue, ou une grand'messe célébrée de temps en temps à leurs intentions. On n'aura atteint la racine du mal que lorsqu'on aura redressé les consciences.

E. G.

RELIGION

DANIEL-ROPS.

Histoire sainte. Jésus en son temps. Paris, Fayard [c1945]. (Réimpr. par Variétés, Montréal, 1946.) 638 p. cartes 18.5 cm. \$2.00 (\$2.15 par la poste).

22.09

« Un homme a donc vécu dans un temps parfaitement fixé, sous les règnes d'Auguste et de Tibère ; son existence est un fait incontestable. On l'a connu, travaillant de ses mains, charpentier au copeau sur l'oreille, poussant la varlope et jouant du marteau. On l'a vu marchant sur tel chemin qu'on peut nous indiquer encore, mangeant le pain, l'olive, parfois le poisson qui est la gourmandise de son peuple, et le soir, étendu sur la natte de joncs ou dans le hamac de cordages, on l'a trouvé dormant, recru de fatigue, homme parmi les hommes, tout semblable à chacun de nous.

« Pourtant il a dit les mots les plus surprenants qu'on puisse entendre : qu'il était le Messie, le témoin providentiel par qui le peuple élu devait être établi dans sa gloire et dans son achèvement ; plus étonnant encore, qu'il était le fils de Dieu. Et on le crut... Cet homme s'est effondré tout d'un coup, sans opposer de résistance. Or loin de se laisser décourager par une telle faillite, ceux de sa bande s'en allèrent de par le monde entier donner à sa divinité un témoignage signé de sang ; et, depuis lors, l'humanité,

faisant de cette défaite la preuve d'une victoire, se prosterne devant un gibet patibulaire, tout comme si, demain, une église proposait à la vénération des foules l'abjection de l'échafaud. » (*Jésus en son temps*, Introduction.)

Une telle entrée en matière renseigne à plaisir sur la qualité de l'œuvre. Depuis vingt siècles, une foule innombrable de penseurs ont scruté avec attention et amour la figure du Christ, la plus belle, la plus haute, la plus émouvante de l'histoire. Aucun des portraits tracés n'est parvenu à surpasser le réalisme sobre et vivant des Évangiles. Aucun, non plus, n'a pu espérer épuiser le mystère de ce « Dieu à l'affût » dont a parlé Mauriac. Et toujours on tente de nouveau l'expérience, avec le louable désir de souligner un trait, un geste, une parole qu'un monde sans cesse en mouvement a besoin de se remémorer. Pour la masse des lecteurs, ces *Vie de Jésus* apportaient, comme déficience majeure, une surcharge de notations techniques écrites dans un style trop lourd, ou un magnifique souci de réalisation artistique plus révélatrice de la personnalité de l'auteur que la doctrine du Maître. Autre forme du conflit entre l'historien et le romancier, exposé déjà par M. André Maurois.

La conciliation si délicate, si difficile de l'art et de l'exactitude, M. Daniel-Rops vient de l'opérer dans une mesure jusqu'ici inconnue en la matière qui nous occupe. L'exégète, l'archéologue, l'apologiste ne laissent jamais dans l'ombre le romancier. Ni l'humaniste d'ailleurs : il est très intéressant de voir la touchante scène de la Visitation suivie du rappel du culte marial témoigné par les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Chartres, de Reims, de Florence, de Cologne ou de cette « exquise petite fresque » de Santa Maria Novella (Florence) décrivant le baiser de Joachim à sa femme Anne d'où, selon la légende, la Vierge serait née. *E pluribus unum* : un exemple entre plusieurs...

Le livre de M. Daniel-Rops connaît une vogue extraordinaire ; le tirage aurait déjà dépassé le centième mille. Nous devons nous en réjouir, à moins d'avoir à éprouver la honte consécutive à la méconnaissance d'une si belle œuvre, ce qui serait très facile à corriger.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

LEVIE (Jean), s.j.

Sous les yeux de l'incroyant ; 2e édition. Paris, Desclée de Brouwer ; Bruxelles, l'Édition Universelle, 1946. 302 p. 23.5 cm. (*Museum Lessianum* — Section théologique, no 40).

239

Volume d'apologétique écrit à l'usage de ceux du dehors qui demeurent sympathiques au catholicisme, *Sous les yeux de l'incroyant* répond partiellement à ce dessein de l'auteur.

On lit dans l'Avant-Propos : « Certes on n'a pas cherché à sortir en esprit du Christianisme pour le comprendre : ce serait contradictoire et absurde ; mais on a tâché de mieux se saisir

comme chrétien, de mieux percevoir ce qui nous caractérise comme croyants, en s'aidant du jugement même de ceux qui ne partagent pas notre foi. L'attitude de foi est profonde, singulièrement complexe en même temps que rigoureusement une : faire deviner peu cette profondeur à celui qui ne croit pas, la faire comprendre plus intimement au chrétien, c'est le but principal de ce volume. »

Cette apologétique du croyant qui veut se prouver à lui-même, non les vérités de la foi — la raison humaine ne peut prouver le mystère : *cum assensu cogitare* — mais leur *crédibilité*, se rapproche de la théologie fondamentale, telle qu'élaborée par le Père Réginald Garrigou-Lagrange, o.p., dans le *De Revelatione*.

Fort bien composé, ce livre plaira aux âmes apostoliques, qu'il s'agisse de prêtres ou de laïcs cultivés.

Michel DORAN, o.p.

MASSÉ (Dieudonné), o.f.m.

Ma Journée avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Montréal, Fides, 1946. 172 p. ill. 15.5 cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

243

Le courant de piété et de dévotion autour de la « petite fleur » de Lisieux va sans cesse croissant. *Ma journée avec sainte Thérèse*, qui devrait connaître un grand succès, contient un beau choix de prières pour les principaux exercices religieux de la journée du chrétien : prières du matin et du soir, prières pour la messe, la communion, la confession, l'heure d'adoration, le chemin de la croix, etc.

Bien sûr, toutes les prières que contient ce livre ne sont pas nécessairement celles que récitait sainte Thérèse, pas plus d'ailleurs qu'elles ne sont toutes composées par elle. Cependant, avant chaque exercice important, l'auteur esquisse un mot d'explication, une courte exhortation et cite des exemples ou des pensées de la sainte.

Une légère remarque en ce qui concerne les prières indiquées pour la sainte messe : la formule suggérée est certes excellente, mais à notre humble avis, aucun texte ne saurait remplacer les prières liturgiques de l'ordinaire de la messe.

Notons, en terminant, la belle disposition typographique, les illustrations, l'impression en deux couleurs et surtout le sens religieux remarquable qui a présidé au choix des pièces de ce recueil.

André JANOËL

GERMAIN (Abbé Victorin).

Amour et intimité. Méthode pour la sanctification des actions ordinaires. Québec [c1928]. 62p. ill. 13.5cm. \$0.15 (\$0.18) par la poste)

248

L'auteur décrit les joies de l'amitié, de l'intimité suave unissant les âmes : douceur de la présence de l'être cher, reconnaissance pour les bonheurs réciproquement donnés, attention pour ne jamais déplaire volontairement. Or, Jésus n'est-il pas le premier

des amis ?

Suit une exhortation pleine de mansuétude aux humbles et aux grands de pratiquer l'exercice de la présence de Dieu.

Il est inutile d'insister sur les qualités d'un tel ouvrage.

E. G.

MOREAU (L.-J.), o.p.

Le Sens de la croix. Paris, Spes [1946]. 130p. 19cm.

248

Très belle étude sur le caractère providentiel de la souffrance. Oeuvre forte, puissante et consolatrice, qui s'appuie sur l'Évangile, sur les textes de saint Paul, de saint Thomas, de saint Jean de la Croix.

E. G.

RICHE (R.).

Vous connaître, vous conquérir, vous donner. Aux jeunes de cœur ! 66 entretiens à lire un par jour. Paris, Spes, 1946. 256 p. 19 cm.

248

Voici un livre spécialement écrit pour la classe ouvrière. En 250 pages, l'auteur a compilé 66 entretiens « à lire un par jour ».

Sans négliger sa haute qualité enrichissante pour l'esprit, cette sorte de méditation quotidienne constitue un véritable tonique reconstituant de la vie morale et spirituelle. La doctrine exposée laisse une impression de sérénité et de paix.

Vous connaître, vous conquérir, vous donner sera assurément un livre apprécié de tous « les jeunes de cœur » pour qui il fut écrit.

Gabrielle BADEAU

IZART (Chan.).

Le Chemin de la Croix d'après les textes de la Sainte Écriture. Retour à l'Évangile. Paris, Spes [1946]. 47 p. ill. 18 cm.

248.159.23

M. le Chanoine Izart est le gardien du « Dévôt Crucifix » de Perpignan et, depuis trente-deux ans, il dirige, en la veillée du Jeudi-Saint, un émouvant chemin de croix qui réunit autour de l'image du Christ la foule des fidèles de cette ville. Il réunit ici pour chaque station, des extraits des récits évangéliques et de l'Ancien Testament.

E. G.

FAURE (Alexandre), o.m.i.

Heures d'adoration sacerdotales. Ottawa, Séminaire Saint-Paul de l'Université d'Ottawa, 1946. 344 p. front. 20 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

*254.4

Les prêtres et les séminaristes, les personnes consacrées à Dieu et les pieux laïques tireront un profit spirituel remarquable des *Heures d'adoration sacerdotales* du R. P. Alexandre Faure, o.m.i.

Elles peuvent parfaitement servir de livre de méditation, de lecture spirituelle et même de choix de textes d'Écriture sainte (Isaïe, saint Jean et saint Paul ont les préférences de l'auteur). Le Directeur spirituel au Séminaire St-Paul de l'Université d'Ottawa traite, en 344 pages, dix-neuf sujets qui gravitent autour de cette idée maîtresse : l'esprit sacerdotal en Notre-Seigneur, en la Bienheureuse Vierge Marie, chez le prêtre et le fidèle.

Le mérite de l'auteur est de livrer des fruits mûris au contact des meilleurs maîtres chrétiens, anciens et modernes, longuement étudiés et enseignés. « La puissance de leur génie les conduit à la découverte de nouvelles analogies, à varier leur point de vue, à présenter les mêmes vérités sous des aspects toujours nouveaux. Autant de rayons lumineux qui, réunis en faisceau, projettent quelques clartés sur ce rôle maternel que l'Esprit est appelé à jouer dans l'âme qu'il sanctifie » (p. 91). C'est le programme que le R. P. Faure s'est tracé à lui-même, conformément aux dernières encycliques. Il révèle à la fois, par un habile rapprochement de textes, des détails et de vastes synthèses de la vie spirituelle. Tel Wegener, en géologie, qui, par le rapprochement des continents, nous donne sa théorie de l'isostasie.

Ces *Heures d'adoration sacerdotales* se lisent en un style qui, reflétant l'origine de l'auteur, évoque la vie du ruisseau alpestre avec les scènes graves et variées des assises majestueuses qu'il traverse.

E. ANDLAUER, c.s.sp.

BESCHET (R.P.).

Mission en Thuringe. Paris, les Editions Ouvrières [1946].

238 p. 19 cm. (*Les Chrétiens dans la guerre*).

*256.8(44)

De quoi s'agit-il et quel est le but de cette « mission » ? L'auteur nous le dira : il s'agit « de jeunes religieux qui ont déjà fait du scoutisme et de l'A.C., et que leurs supérieurs ont envoyé au S.T.O. par souci de solidarité et de charité ». Ecoutez l'un d'entre eux : « Il nous a été demandé de céder à une contrainte de corps et ainsi de passer sur des sentiments patriotiques bien légitimes pour aller en missionnaire auprès de toute cette masse déportée et démunie de tout secours spirituel ». Tout le livre tient en ces deux phrases. Le Père Beschet ne fait que raconter les multiples péripéties de cette mission, ses difficultés, la réorganisation de la J.O.C. au milieu des déportés, avec des moyens de fortune et au risque souvent de leur vie. Et nous avons des pages sublimes, dignes des premiers siècles du christianisme.

Suivent des pages d'horreur. Beaucoup de ces séminaristes et de ces dirigeants d'A. C. sont internés. Et c'est l'intenable vie des camps de concentration, la difficulté de plus en plus grande de recevoir les secours de la religion : confessions à la dérobée, au hasard d'une promenade ou à l'ombre d'une machine en plein cœur

d'usine — à souligner l'admirable conduite du clergé allemand ; — communion apportée dans de bien humbles paquetages, à tous risques, et qui met quinze jours et davantage à parvenir à ses destinataires ; atrocité des représailles et des exécutions sommaires ; tableau enfin qui atteint son paroxysme lorsqu'est décrit le refoulement des prisonniers devant les Américains victorieux, cette interminable marche forcée au bout de laquelle le tiers seulement des bagnards devait arriver, les autres, qui retardaient la marche, ayant été tués en route.

C'est en vain qu'on chercherait un mot de haine dans ce livre. Que cela nous laisse loin de la manière habituelle de ces embusqués de grande classe qui ont résisté bien au chaud en... Amérique ou ailleurs, et qui, sitôt retournés dans leur pays, tout danger étant passé, ont battu une coulpe frénétique sur... la poitrine d'autrui.

Pas de doute que ceux qui ont vécu un tel témoignage ou l'ont scellé de leur sang savaient ce que veulent dire « franchise » et « courage ». Ils sont, à cette heure, notre plus sûr motif d'espoir en les destinées de la « France éternelle ».

André JANOËL

PARSCH (Dr Pius).

La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie. Tr. par Jean Décarreaux. Bruges, Beyaert [1943]. 319 p. 18 cm.

*265.32

Un des meilleurs livres qu'il nous ait été donné de lire sur ce sujet. Dans le présent ouvrage, l'accent est mis, non pas tant sur le commentaire ou l'explication littérale des prières et des textes de la messe, mais plutôt sur leur évolution historique.

M. Jean Décarreaux, le traducteur, a fait œuvre d'érudition et d'apostolat en mettant à la portée d'un plus grand public ces pages d'un rare mérite. — A. J.

MARIE-FRANCE.

Mamans, avec le sourire... Photos Ric. Montréal, le Centre familial [1946]. 148 p. 19.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

*265.541.3

Qui n'a jamais souhaité devenir une maman idéale ? Combien cependant ont cru impossible la réalisation de ce beau rêve ! Pourtant, avec la grâce divine et... le sourire, tout peut se simplifier, comme nous le prouve si bien Marie-France dans son merveilleux petit bouquin. Dans les recettes qu'elle nous propose, elle a ingénieusement allié la théorie et la pratique. Son ouvrage est un véritable livre de chevet pour toute maman, qui découvrira à chaque page un nouveau moyen de formation de sa personnalité féminine, humaine et chrétienne. L'auteur possède en plénitude un cœur de

maman et une âme très fervente ; elle est aussi une pédagogue très avertie. Bref, un bijou de livre qu'on aimera relire maintes et maintes fois, dans la fidélité aux prescriptions de l'auteur.

Simone GERMAIN

MARIE-HÉLÈNE.

Monique, 17 ans. Averbode, Bonne Presse [1946]. 185 p. 19.5 cm.

*265.542.3

Marie-Hélène offre aux jeunes filles de 17 ans et plus un art de vivre en beauté sous le signe de la joie.

L'auteur distribue en de délicats et frais billets des conseils sur la lecture, la mode, la danse, le flirt, la vocation. Je vous vois faire la moue : des sermons en trois points, pensez-vous. Détrompez-vous, votre grande amie Marie-Hélène sait vous comprendre, elle a connu ces émois, ces inquiétudes, cette soif de vivre des toutes jeunes filles.

Sans fausse prudence, l'auteur sait donner des précisions qui ne peuvent tromper sur ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, en matière de mode par exemple.

La plupart de ces petits billets sont délicatement ouverts ainsi qu'une œuvre d'art. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire *Frère Ane au piquet*.

Claudette FRANCE

GERVAIS (Emile), s.j.

L'Admirable Exemple des Fondateurs. Sermons, exemples, renseignements. Montréal, Bureau de Propagande [1946]. 80p. 19.5cm. (Coll. Textes, no 5) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

27(71)

Cote de la coll. : 27(71)

Un tract qui, par sa densité, vaut un volume. « L'auteur, écrit le Père Antonio Poulin, s.j., a réuni les plus beaux traits de la vie des Fondateurs, les a groupés autour des idées centrales qui font le sujet des sermons ordinaires d'une mission. De plus, ces plans de sermons et ces renseignements rendront grandement service à tous ceux qui voudront, dans leur prédication, leur enseignement ou leur apostolat, répandre la dévotion aux Fondateurs. »

Ce livre sera d'ailleurs très utile à tous pour la méditation des hautes exigences de la vie chrétienne, rappelées dans les écrits de ces grandes âmes qui édifièrent l'Eglise du Canada. Certaines de ces pages nous sont une révélation par leur richesse et leur pénétration.

Le tract se termine par les prières pour obtenir la glorification des Fondateurs, les adresses des divers centres de propagande et de renseignements, et une bibliographie appropriée.

Elie GOULET

VEUILLOT (François).

Saint Jean Bosco et les Salésiens. Paris, Alsatia, 1943. 227 p. hors-texte 19.5 cm. (*Les Grands Fondateurs et leur Congrégation*). 271(S)-5

Un livre bien fait : objectivité, méthode, concision, langue allègre.

L'auteur trace d'abord un tableau de la biographie de saint Jean Bosco, puis il consacre de nombreuses pages à l'essor miraculeux qu'a pris la famille salésienne. Suit une étude de l'œuvre salésienne d'aujourd'hui et de ses perspectives pour l'avenir.

Jacques GIRALDEAU

ALAIN (Pierre).

Saint Camille de Lellis. L'épopée de la première croix-rouge. Paris, Alsatia [1946]. 218 p. 19.5 cm. (*Coll. les Grands Fondateurs et leur Congrégation*). 271.69-5

Livre très intéressant qui nous fait pénétrer dans les hôpitaux du XVI^e siècle et nous renseigne sur les conditions pitoyables offertes aux malades, mais avant tout livre bien touchant qui nous montre la grande bonté de Dieu qui, d'un pécheur, a fait un grand saint. Pages magnifiques qui respirent un courant intense de charité, de cette charité dont l'âme de Camille de Lellis était saturée.— R. G.

SCIENCES SOCIALES

L'HEUREUX (Eugène).

Opinions libres. Entre Canadiens de bonne volonté. [Québec, 1946.] 281 p. 20 cm.

304

Ce qu'il y a chez nous de plus urgent, « c'est une éducation sociale, civique et nationale conforme aux exigences de l'heure et du milieu de même qu'aux éternelles prescriptions du bon sens » (p. 35). Dans le but d'aider à l'avènement d'une telle éducation, M. L'Heureux a ramassé en neuf chapitres une série d'articles qui constituent un ouvrage bourré de faits et de réflexions. « Soldat de la cause du bon sens », l'auteur, journaliste distingué, entre en guerre contre les passions et les préjugés.

Respect dû aux directives épiscopales, journalisme, problèmes que soulèvent la vie politique, sociale et économique, le nationalisme, l'unité canadienne, telles sont les questions dont il traite ici de nombreux aspects. A bien des lecteurs, le ton pourra sembler un brin conformiste, mais ils ne pourront minimiser la sagesse et la prudence de ces « opinions ».

Rolland LEGAULT

SHOTWELL (James T.).

La Grande Décision. Tr. de l'anglais par Roger Picard. [New York] Brentano's [c1945]. 436 p. 20 cm. (*Bibliothèque Brentano's.* Etudes historiques, économiques et sociales) \$3.50 (\$3.75 par la poste).

341.

Cet ouvrage présente la revue historique des problèmes soumis aux délégués des nations assemblés à San Francisco en mai-juin 1945.

Il développe la thèse que la guerre est devenue globale depuis que les distances sont supprimées, et qu'elle ne règle plus rien.

Pour éviter les conflits, il faut une organisation internationale assurant la sécurité, les moyens d'existence et du bien-être des nations, les droits et la liberté des individus.

Aucune de ces garanties n'est possible sans morale internationale, conclut M. Shotwell. Malheureusement sa morale relève d'un « libéralisme » que les gens avertis ne manqueront pas de trouver utopique ; ils apprécieront pourtant la générosité et l'ampleur de vues qui semblent souvent inspirées des encycliques.

L. St-AMOUR

* * *

Une Démocratie en guerre. La vieille Angleterre à l'épreuve de la bataille. [S. éd.n.d.] [32] p. ill. 34cm.

342(42)(09)

Distribué par le Service d'Information britannique, ce documentaire nous offre une rapide synthèse de la démocratie anglaise. Ce somptueux illustré a le mérite de présenter une juste image de l'Angleterre contemporaine, au moins dans sa structure politique, et de rehausser tout à la fois son prestige menacé. — M. B.

SCIENCES PURES

ANSCHIEAU (Gilbert).

Le Familier de la nature. Ill. de Claude Barré. Paris, les Presses d'Ile de France [c1946]. 303 p. ill. 18 cm.

502

Non pas un manuel scientifique, mais une clef magique qui permet de pénétrer dans le plus merveilleux des domaines. On y trouve mille observations sur les phénomènes de la nature. Tout y passe : le ciel, le temps, les insectes, les bêtes, les oiseaux, les arbres, les plantes, la terre, l'eau, etc. En plus de cela, des trucs, des jeux à foison. Là dedans, rien de fouillé ni de pédantesque, juste ce qu'il faut pour éveiller la curiosité, provoquer l'étonnement. Le tout surabondamment illustré avec goût et finesse. En un mot, un livre à donner à tout enfant que l'on veut initier aux splendeurs de la création.

Fr. Placide VERMANDERE, c.s.c.

CARLES (Jules).

Problèmes d'hérédité. Paris, Beauchesne, 1945. 258 p. 20 cm.
(Coll. *Henri Colin* — Science et Philosophie).

575

Nous recevions, par les soins des Editions Fides, de Montréal, il y a quelques mois, ce petit volume broché qui, tel que l'annonce l'auteur aux premières lignes de sa préface, « voudrait — sans être un manuel, ni un traité — présenter les derniers résultats des études sur l'hérédité, et mettre à la portée du public réfléchi ces vieux problèmes que la science moderne a rajeunis » (p. 7). « La génétique, écrit encore l'auteur (p. 11), est une science jeune et qui va vite dans sa marche en avant. Notre but est de faire le point, d'exposer l'état actuel et l'orientation présente des recherches. »

La tâche est d'envergure et le spécialiste, alléché par une si belle promesse, visualise déjà le schéma d'une magistrale synthèse. Il se trouve cependant vite déçu par le peu de nouveauté qu'apporte le livre en réalité, et surtout par les inexacitudes flagrantes et élémentaires qu'il y rencontre.

Je ne voudrais pour rien au monde être injuste. Il faut en toute justice tenir compte des événements tragiques pendant lesquels ce livre a été conçu. « Après avoir été détruit par un bombardement à la veille de sa parution, en juin 1944, ce livre vient d'être remis sous presse », lit-on en note à la fin de la première préface. « Nous avons profité de ce retard pour tenir compte des travaux publiés en 1943 et 1944 et rétablir certains passages censurés. Avril 1945 » (p. 8).

Il n'est cependant pas nécessaire d'être très au courant des derniers développements de la génétique pour savoir que le grain de pollen n'est pas un gamète. « La fécondation, nous dit-on en page 26, est le résultat de la rencontre et de la fusion de deux cellules génératrices ou gamètes — pollen et oosphère chez les végétaux, spermatozoïde et ovule chez les animaux — provenant la première du mâle et la seconde de la femelle. »

Je passe sous silence les obscurités qui résultent de l'emploi du terme « œuf » pour désigner le zygote ou gamète femelle fécondé.

Les quelques lignes qui suivent ne peuvent laisser indifférent, sur l'atteinte du but proposé, tout lecteur averti : « Tandis que commence à s'éclairer l'action des gènes, nous sommes encore bien loin de connaître leur nature et leur structure authentique. Nous avons divisé le chromosome en chromomères dans lesquels nous distinguons centromères (sic), nucléoles (sic) et chromatine ; nous avons dans la chromatine séparé l'euchromatine et l'hétérochromatine : la première constituerait les gènes d'aiguillage, tandis que la deuxième formerait les gènes de détail » (p. 75, III. — *Nature des gènes*, premier paragraphe). Nous renvoyons le lecteur pour la réhabilitation de ces notions fondamentales, aux ouvrages de E. Guyénot, *l'Hérédité* (1942) ; Sharp, *Fundamentals of Cytology*,

(1943) ; Darlington, *Recent Advances in Cytology* (1937) ; Waddington, *An Introduction to Modern Genetics* (1939).

On peut également lire en page 113 : « On sait que le filament se couvre de chromatine, devient visible et se fractionne en chromosomes qui, après s'être ainsi individualisés, se fissurent longitudinalement au cours de la phase préliminaire ou prophase. » Ce passage donne comme établi la vieille conception du spirème, rejetée parce que prouvée fausse, par les cytogénétistes depuis plusieurs années. Les chromosomes conservent leur individualité durant tout le cycle nucléaire ; c'est la despiralisation des chromatides et la retraite de l'acide thymonucléique dans les nucléoles à la fin des cinèses qui font que les chromatides se présentent comme de longs filaments entrelacés et tassés dans le noyau cellulaire (espace relativement restreint) et qui donnent l'illusoire vision microscopique d'un seul fil chromatidique.

Malgré plusieurs inexactitudes ou mésinterprétations du genre ci-haut citées, je ne doute pas que ce petit livre puisse « ouvrir des perspectives, faire penser, rêver peut-être !... » le lecteur qui n'a jamais lu sur le sujet de l'hérédité. Mais on se rendra compte en lisant par exemple *New Paths in Genetics* (1942) de J. B. S. Haldane — que l'auteur aurait consulté lui-même avec profit — que le présent ouvrage est loin de « présenter les derniers résultats des études sur l'hérédité » (p. 7), « de faire le point, d'exposer l'état actuel et l'orientation présente des recherches » en génétique.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le chapitre traitant d'évolution et qui détaille le trop fameux transformisme entaché de philosophie. Je laisse encore au lecteur de rectifier ses jugements et ses connaissances aux lumières des ouvrages de Dobzhansky, *Genetics and the Origin of Species* (1941) et de Julian Huxley, *Evolution : the Modern Synthesis* (1942).

Auray BLAIN, L.Sc.n., Ph. D.,
Génétiste au Jardin Botanique de
Montréal, et Professeur de
cytogénétique à l'Université de Montréal

SCIENCES APPLIQUÉES

TOSSIGN (Ph.).

Tentes et abris. Bruxelles, Editions « Famille et Jeunesse », 1946.
80 p. ill. 11.5 x 15.5 cm. (Coll. *les Jalons*, no 9).

685.53

Avec des considérations sur la valeur des différents tissus, cette brochure abondamment illustrée contient une foule de détails sur la manière de confectionner une tente, de la fixer, de l'imperméabiliser, de la réparer, etc., ainsi que d'utiles conseils sur le camping.— A. J.

DIVERTISSEMENTS

TOSSIJN (Ph.).

Sauts et Culbutes. Bruxelles, Editions « Famille et Jeunesse », 1946. 79 p. ill. 12 x 16 cm. (Coll. *les Jalons*, no 8).

796.4

Un petit livre qui enseigne une foule de tours d'acrobatie. Séries d'exercices gradués en un texte simple qu'illustrent de nombreux croquis. — A. J.

LITTÉRATURE

ALLAIN (Marcel).

Fantômas rencontre l'amour. Paris, Fayard [c1947]. 286 p. 19 cm.

84-3

Appelle des réserves

Marcel Allain est l'unique auteur de ce quarantième ouvrage d'une collection précédemment écrite en collaboration avec Emile Souvestre maintenant décédé : la collection *Fantômas*. Il s'agit d'un roman-fleuve policier au cours illimité, dont seule sans doute la mort du dernier auteur marquera le terme.

Fantômas est un bandit génial, une espèce de monstre aux masques multiples, qui réussit à déjouer sans cesse, malgré la multitude et l'audace inouïe de ses crimes, la police et même Juve, le fameux détective qu'assiste Fandor, un journaliste friand d'aventures.

On voit ce que le sujet peut présenter par lui-même de danger. Il faut pourtant accorder à l'auteur de l'avoir développé sans hors-d'œuvre d'amours faisandées, tout absorbé qu'il est dans le déroulement d'une chaîne d'intrigues fort entortillées. Ce sens circonspect d'une certaine bienséance explique la cote *appelle des réserves*. L'adulte formé rira, à l'occasion, de ces aventures invraisemblables, qu'on ne peut pourtant assez déconseiller : rien de plus préjudiciable, en effet, à l'équilibre intérieur que cette débauche d'imagination autour des prouesses d'un « héros » du crime qui triomphe indéfiniment des gardiens de l'ordre public.

Tout comme on l'a fait pour la sensibilité, il est à propos de parler, devant la fantasmagorie d'une œuvre comme la collection *Fantômes*, du *pôle noétrope* de l'imagination et de son *pôle charnel* : alors que tant d'heureuses créations artistiques nous introduisent sous le ciel poétique du premier, *Fantômas* nous entraîne dans le maquis mélodramatique du second. Une technique du sensationnel remplace le rêve authentique : prostitution de notre soif insatiable de merveilles.

Théophile BERTRAND

DEKOBRA (Maurice).

Satan refuse du monde. Roman. New York, Maison française, c1947. 344p. 20.5cm.

84-3

Dangereux

Le titre, qui peut aguicher certains lecteurs flairant, en raison de la renommée de l'auteur et de l'illustration suggestive de la couverture, quelque miroton pimenté, est celui d'un roman publié sous le nom de Dominique Dangès, le triste « héros » des pages de Dekobra, alors qu'il a été en réalité écrit par Mlle Valérie Gerbaux devenue madame Dangès dans des circonstances extraordinaires. Le « fils » en quelque sorte naturel de Dangès fournit à Dekobra son titre et est l'occasion d'une intrigue peu commune, qui se dénoue logiquement dans un drame accablant.

C'est bien du Dekobra ! Toujours la même facilité, le même talent. Une imagination brillante mais qui se plaît à jouer dans la boue d'un monde corrompu. Un style plein d'allant mais qui cède trop aisément aux tentations du clinquant et des expressions délurés. Surtout, hélas, le choix malheureux de sujets hasardeux, trop corsés et traités de façon bien désinvolte. On ne fréquente pas sans danger une société de sagouins et de sagouines, en compagnie d'un cicérone trop dégourdi.

Satan refuse du monde revêt toutes ces caractéristiques et doit être classé mauvais, en dépit de quelques pages de satire sociale plutôt bienvenues, et de plusieurs personnages plus sympathiques dans un cirque de cätins, de salopards et de badernes.

Théophile BERTRAND

DU VEUZIT (Max).

Le Mystère de Malbacht. Paris, Jules Tallandier [c1944]. (Réimpr. par Pony, Montréal.) 253 p. 19 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

Une intrigue qui n'a rien de particulièrement remarquable, mais bien menée. De lui-même le livre se lit avec intérêt, malgré le style atone, une mièvrerie diffuse et une psychologie boîteuse qui requiert sans cesse, pour avancer, le coup de pouce sauveur.

Si c'était là tout ce qu'on peut relever, le volume figurerait avec honneur au rayon des « romans roses ». Mais voilà, il n'est rien moins que rose. L'atmosphère en est lourde, païenne et saturée de vengeance. L'héroïne ment aussi facilement qu'elle respire, et si d'aventure elle jure qu'elle ne fera pas telle chose, on peut être sûr que précisément elle la fera. A noter qu'elle entre dans la catégorie des « bons ».

André JANOËL

GAUBERT (Léo).

Amnésie. Roman. D'après le Livre de Raison de Pascal Renaudin de Maulestroy. Paris, Susse [c1945]. 213p. 19cm.

84-3

Appelle des réserves

Une amnésie d'un genre très particulier : il s'agit d'un homme, bourgeois honnête (!) comme tant d'autres, à qui le conformisme et la sécurité ont fait oublier une réalité de première importance, la réalité de cette immense famille que constitue une patrie. Vient la guerre, puis l'occupation. Sous la pression brutale, le choc prolongé des événements, Pascal Renaudin reconquiert lentement la mémoire de la France oubliée, il l'aime enfin et confesse cet amour, non par des paroles mais par des faits, sans exiger d'autre récompense que le privilège d'apporter à cette patrie retrouvée l'humble service de son dévouement. Le roman a été écrit en pleine tourmente et s'arrête « sur le bord béant de 1943 » ; il raconte les faits sans emphase, sans claquement de drapeau, dans un style sobre et direct, nuancé de poésie et de tendresse, et qui fait vibrer le livre d'une émotion contagieuse.

Yves LOISEL

HELLY (Claude).

Toni le Basque. Paris, Aux Armes de France [1945]. 155 p. 19 cm. (Coll. *Pour les "J"*).

84-3

Roman de cape et d'épée ou, dans une atmosphère d'intrigues et de mystères, revivent les acteurs de l'époque dramatique des guerres de religion : Catherine de Médicis, Henri de Bourbon, Henri de Navarre, le Duc de Guise dit le Balafré, Agrippa d'Aubigné. Il se termine sur la rentrée triomphale d'Henri IV dans Paris.

E. G.

MAUBLEIGES (G. de).

De la cave peinte à l'autre cave. Paris, Spes [1946]. 79 p. 18.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

84-3

Récit policier qui prend l'allure d'une histoire merveilleuse. On voit chez l'auteur un souci de moraliser, mais les occasions ne semblent pas toujours bien choisies ; il faut cependant lui savoir gré d'avoir rédigé un petit roman qui charmera les jeunes lecteurs.

R. G.

RÉGNIER (Paule).

L'Expérience d'Alain. Paris, Aux Armes de France [1945]. 153p. 19cm. (Coll. *Pour les "J"*).

84-3

Ce livre atteindra sûrement son but de récréer au moyen d'un récit intéressant. Les jeunes pourront aussi en retirer une leçon qui les empêchera de mépriser l'expérience de leurs parents.— R. G.

SALVAT (Isabelle).

Le Fruit sauvage. Roman. Ill. de R. Moritz. Paris, Bonne Presse [1946]. 181 p. 20.5 cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 31) \$0.80 (\$0.85 par la poste).

84-3

Les premiers chapitres, longuement élaborés, s'éternisent, tandis que les derniers sont visiblement bâclés. Par ailleurs, la psychologie de l'auteur paraît assez rudimentaire. L'ouvrage présente pourtant des qualités littéraires sérieuses. Enfin, il s'agit d'un petit livre charmant et candide, discrètement moralisant mais nullement fastidieux.

Jacques GIRALDEAU

VÉRITÉ (Marcelle).

Grand Isard. Paris, Desclée de Brouwer [1946]. 137 p. 19.5 cm. (Coll. *Aventures. Voyages. Scoutisme*).

84-3

Dans un précédent volume, l'auteur nous a raconté le règne et la mort de *Soulec, le démon des brumes*. Il avait élevé Petit Isard et lui avait enseigné tout ce qu'il savait sur la nature et les hommes. Avant de mourir, il l'avait chargé de monter la garde auprès du troupeau. Marcelle Vérité nous raconte aujourd'hui l'histoire de ce nouveau solitaire des cimes devenu Grand Isard. — E. G.

WALTZ (H.).

L'Affaire Kofka. Roman. Paris, Spes [1946]. 226 p. 19 cm.

84-3

Il ne s'agit pas d'un roman policier, mais du récit d'un cas soumis à un jeune médecin appelé à remplacer un confrère dans un modeste village de la Haute-Seine. A peine arrivé, on lui laisse entendre qu'il devra probablement s'occuper de « l'affaire Kofka ».

Une petite fille jouit du terrible pouvoir de lire dans les pensées de sa mère et même d'autres personnes ; il en résulte toutes sortes d'inconvénients. C'est alors que le docteur décide de faire des expériences pour vérifier l'authenticité du fait ; aucune erreur n'est possible et les événements se précipitent jusqu'à l'assassinat de l'enfant, dangereuse à cause de sa clairvoyance.

L'auteur a bien exploité son sujet et il a su en tirer des conclusions morales : Dieu n'a pas jugé bon de doter le genre humain de ce don car les conséquences seraient bien graves. *L'affaire Kofka* est un livre qui étudie avec sûreté ce domaine complexe des faits psychologiques ; les réactions des divers personnages sont bien analysées ; malheureusement le style est plutôt lourd et surchargé d'incidentes qui rendent le texte difficile à comprendre.

Roland GERMAIN

BAROJA (Pio).

Mes Paradoxes et moi (Juventud, Egotatria). Tr. de l'espagnol par eGorges Pillement. Paris, Susse [c1945]. 141p. portr. 19cm.

84-94

Mauvais

Pio Baroja, Basque, écrivain anarchiste et populaire, remarquable par un style direct et savoureux qui sacrifie volontiers la grammaire à l'expression, — c'est du moins ce qu'affirment les critiques d'Espagne, — confie à ses lecteurs, dans *Mes Paradoxes et Moi*, des commentaires au sujet de sa propre vie. On lui avait demandé d'écrire une autobiographie de dix ou quinze pages, mais « les feuillets ont augmenté et grossi, comme le chien de Faust, et ont donné lieu à cette œuvre ». L'auteur nous prévient de l'absence de plan, de sa tendance à l'impertinence ; il déclare même, avec beaucoup de finesse, que, n'étant nullement intéressé aux messieurs qui lui communiquent leurs goûts et leurs vellétés, il s'attend à ce que nous le trahions de même. Franchement, il n'a pas tout à fait tort. Nous ne lui reprochons pas tant d'être antireligieux, agnostique, épicurien, individualiste outrancier, adversaire résolu de la monogamie et de la morale naturelle en matière de mariage, que de l'être par sentiment, par instinct, sans inquisition poussée et persévérante. Les saillies de l'humour — et elles sont parfois saisissantes — ne parviennent pas à masquer le manque de densité dans la pensée, telle que nous la transmet *Mes Paradoxes et moi*.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

LACASSE (Abbé Arthur).

L'Heure du souvenir. Nouvelle édition augmentée. Lettre de S. E. le card. Villeneuve. Québec, 1945. 220 p. 25 cm.

C84-1

Nous devons déjà à monsieur l'abbé Arthur Lacasse plusieurs ouvrages inspirés des Muses : *Heures solitaires*, *l'Envol des heures*, *les Heures sereines*, *le Défilé des heures*. Cette fois, sa plume fait vibrer les cordes du *Souvenir* et les minutes de cette *Heure* arrivent à nos oreilles rythmées à la cadence de tous les événements du monde ecclésiastique. Des congrès, des anniversaires, des hommages aux grands citoyens du pays, suivent. Les joies, les deuils que réserve la vie y sont tour à tour chantées et pleurés. Un épilogue à Marie, l'hôtesse du crépuscule, pose le dernier et harmonieux accord.

Les vers de l'auteur s'adressent au lecteur recueilli et fervent. Bien qu'au début il manifeste quelque inquiétude de ce que « les poèmes commandés, les pièces de circonstances [soient] l'écueil de la poésie », il sait éviter les dangers du genre pour tirer de sa lyre des sons d'une mélodie toute religieuse.

Gabrielle BADEAU

BEAUPRAY (C.-H.).

Les Beaux Jours viendront. Roman. Ill. de L.-P. Langlois. Editions Presses sociales [1942]. 241 p. ill. 18 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

C84-3

Le Cardinal Villeneuve disait de ce livre : « Ces pages constituent une belle leçon de sociologie chrétienne ».

C'est plus qu'un roman ordinaire. Dès le début du livre, nous nous trouvons en présence d'un jeune homme, Marcel Desbiens, qui rêve de consacrer sa vie au salut de la masse ouvrière. Au terme de son cours classique, il délaisse les carrières libérales pour étudier les sciences sociales et revient travailler comme simple ouvrier dans l'usine où son père est mort d'un accident de travail. Sans tarder, il organise un syndicat, un noyau de J. O. C. Ce qui lui vaut une grande popularité parmi ses camarades de travail. Ses succès exaspèrent son patron, Garrick, qui l'envoie au fond des bois. De retour à l'usine, son influence va grandissante, mais il doit maintenant compter avec la mauvaise foi de son chef. Pour défendre les ouvriers, il organise une grève qu'il mène à bien, mais il perd sa place.

Chômeur, il lance un magasin coopératif avec les fonds des ouvriers. Peu à peu, avec les mêmes ressources, il peut acheter un moulin qui prospère bien vite au détriment de son ancien patron.

C'est un beau roman qui peut être vécu par la nouvelle jeunesse, la jeunesse coopérative, la jeunesse qui travaille avec foi en l'avenir.

L. KITTEL, c.s.sp.

GERMAIN (Abbé Victorin).

Le Sens exquis. 1,400 maximes et réflexions. Collection de M. l'abbé Victorin Germain. Nouvelle édition. Québec, 1946. 196 p. 15.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

C84-8

Il est évident que l'on ne peut pas transporter avec soi sa bibliothèque. Et pourtant !... Ne vous est-il jamais arrivé de vous trouver devant des rayons où tous les titres semblent vouloir vous retenir ? Vous hésitez à choisir ce livre à la place de tel autre, pour vous tenir compagnie durant un long voyage par bateau ou par chemin de fer. *Le Sens exquis*, ce parterre de fleurs délicates du grand jardin de la littérature française, vous tirerait d'embarras.

Vous écrivez une lettre et vous voulez y enchâsser, ainsi que dans un écrin, une pensée bien frappée, nette et concise. Vous appelez *le Sens exquis* à votre aide. Il est encore là pour étayer, avec la pensée des grands écrivains, ce travail littéraire que vous écrivez.

C'est l'été et vous allez, musardant, par les chemins fleuris et les sentiers ombrés. Vous avez dans votre poche *le Sens exquis*. Vous ne pouviez choisir meilleur compagnon, celui qui sait se taire ou parler selon votre bon gré.

Ce petit livre permettra des instants agréables à tout homme qui se pique de culture et de finesse. Aux autres, il ouvrira des fenêtres sur les horizons infinis de la pensée.

E. G.

GERMAIN (Abbé Victorin).

350 *Anecdotes* tirées du répertoire français. Nouvelle édition. Québec, 1944. 166p. 15cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

C84-8

« La jeunesse étudiante des deux sexes s'est montrée friande des maximes du *Sens exquis* ; il nous semble qu'elle aimera cette nouvelle pâture intellectuelle. « Il ne s'y trouve rien qui ne récréé vraiment l'esprit, l'excite, l'amuse, l'édifie, l'enchanté et, du même coup, l'éduque » (V. Germain).

Galerie de portraits qui nous présentent les acteurs de cette comédie en cent actes divers qu'est la vie. Ils se dressent devant nous avec leurs saillies, leurs ridicules ou leurs vices.

Le Sens exquis nous présentait la vie idéalisée ; ce petit livre nous révèle l'envers prosaïque de ce fastueux décor.

E. G.

Roy (Mgr Camille).

Propos canadiens. 3e édition revue, remaniée et corrigée. Montréal, Granger, 1946. 189 p. 21.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

C84-8

Pour juger cet ouvrage avec justice, il faut se souvenir qu'il a été publié en 1912. A cette époque, en allant puiser son inspiration dans le terroir, l'auteur donnait le ton à une littérature régionaliste saine et rude. Il ouvrait un nouveau sillon. D'autres écrivains ne devaient pas tarder à tracer des sillons parallèles au sien : Adjudant Rivard, le Chanoine Lionel Groulx, le Frère Marie-Victorin, Georges Bouchard et autres.

Les plus beaux de ces récits sont ceux où l'auteur donne libre cours à sa sensibilité, où il parle au cœur. A ce point de vue, *Noël rustique* est ce que Mgr Roy a écrit de mieux. *Le vieux hangar*, *Vieilles cloches et vieilles églises*, *Dans les Bois-Francs*, *la Teste bien faite* sont des pages bien travaillées et qui n'ont pas vieilli. *Première leçon d'un moineau* est une pièce délicatement ouvrée où s'emmêlent la poésie et la philosophie. *Québec, ville française* vibre du plus pur patriotisme.

Certains pourront reprocher à plusieurs pages de *Propos canadiens* de résonner d'une éloquence qui semblerait de mauvais goût aujourd'hui. Ils n'auront pas tort. A ce sujet, les *Pensées pour le 24 juin* sont déplorables. L'auteur semble trop se défier de la sensibilité des périodes trop simples. C'est dans ce morceau que l'on trouve les idées de Monseigneur sur l'éloquence : « Les fêtes patriotiques sont toujours tapageuses, et l'éloquence qu'elles provoquent ne peut se dispenser de l'être un peu. Il faut au milieu de ces foules qui viennent entendre parler des grandes choses du pays, il faut jeter de grandes pensées, empennées de périodes aux larges ailes. Cela aussi fait monter l'âme du peuple et lui donne de l'essor.

« Je sais bien que beaucoup de gens se moquent un peu des grands discours et de l'éloquence. Volontiers ils appellent cela des

phrases ! Ces gens-là sont très sérieux, très pratiques, s'estiment très équilibrés parce que, d'ordinaire, ils sont très ternes. »

Ces réserves n'empêchent pas *Propos canadiens* d'être une œuvre fort appréciée.

Jacques D'ORLÉANS

GÉOGRAPHIE. BIOGRAPHIES

SCHETAGNE (Fernand), p.m.é.

Portraits de Mandchourie. Ill. de Jean-P. Ladouceur. Montréal, Fides, 1946. 150 p. ill. 22.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

91 (518)

D'un œil tantôt ému et tantôt amusé, avec intérêt toujours, on parcourt ces portraits, hauts en couleur pour la plupart et si profondément psychologiques. Dans leur style si simple, ils sont ravissants et achevés. « Liou », « Madame Soun », « Paul Tou », « mon vicai-re », « Sœur Barbara », « Tchao » et « Fou Sin », pour ne mentionner que ceux-là, sont de bien sympathiques amis que nous n'oublierons pas de sitôt.

Sans en avoir l'air, en plus de renseignements multiples sur la vie des missionnaires en Chine, ces récits contiennent d'utiles leçons et sont propres à susciter un grand courant de sympathie envers les missions, voire des vocations missionnaires.

Il ne faut pas oublier les illustrations très au point, et si agréables à regarder de nouveau une fois le livre lu en entier : c'est alors qu'elles s'animent, et chacune est lourde de sens et de souvenirs.

André JANOËL

* * *

Autobiographie de Mère M. Ste-Cécile de Rome, religieuse de Jésus-Marie... Cantique d'actions de grâces ou Chant d'amour. Paris, l'Évangile dans la Vie [1938]. 323 p. hors-texte 21 cm. (Coll. A.M.D.A.).

92 : 2

Que deviendrait la terre si l'une des âmes qui, à chaque génération, s'offrent en victime propitiatoire pour retenir le bras vengeur de la justice divine, manquait à sa vocation ? Mère Marie Sainte-Cécile de Rome (1897-1929) répondit magnifiquement à l'appel de la sainteté. Son autobiographie nous révèle une âme-sœur de la petite Sainte de Lisieux. Toutes les deux, victimes d'amour, parviennent à la perfection par la voie de l'enfance spirituelle et par le complet abandon à l'action divine.

E. G.

GLORIEUX (P.).

Un Homme providentiel : l'Abbé Godin (1906-1944). Paris, Bonne Presse [1946]. 334 p. h.-t. 20.5 cm.

92 : 2

C'est un homme extraordinaire que cet abbé Godin ! Difficile à définir à cause de ses grands contrastes et de la richesse de sa

personnalité. Le Chanoine Glorieux, qui s'intéresse à tout ce qui touche au salut du prolétariat, ne pouvait ne pas s'attacher à cette figure. Dans cet ouvrage, c'est l'âme qu'il nous montre surtout, l'âme d'un prêtre qui s'est totalement donné à la masse ouvrière. Toutes ces pages sont pleines d'extraits du journal intime du héros et de nombreuses citations de lettres d'ouvriers qui ont connu l'abbé, qui ont travaillé avec lui. C'est une âme toujours en mouvement, toute sa vie est une « tendance » vers un but d'abord imprécis, mais toujours plus net.

Henri Godin est né en 1906 dans le Doubs. Fils d'un simple greffier, il est du peuple, il connaît la pauvreté car le salaire du père est bien maigre, 70 fr. par mois. Tout jeune il manifeste un ardent amour envers l'Eucharistie et la Sainte Vierge. Ses études sont contrariées par une santé très chétive. Bien souvent il est obligé d'arrêter ses cours pour prendre du repos. Il est même obligé de suspendre ses études théologiques et de travailler dans une usine. Grâce à sa constance, à son énergie et surtout à la Vierge de Lourdes, il parviendra quand même au sacerdoce. Pour pouvoir mieux suivre son idéal : travailler au salut du monde ouvrier, il entre dans la société des Fils de la Charité et fera ses premières armes dans la paroisse de Clichy. Mais il ne s'y trouve pas à son aise et, à l'expiration de ses premiers vœux, il en sort pour se mettre à la disposition de l'abbé Guérin, aumônier général de la J. O. C. française. C'est alors que commence sa vraie vie ; il se livre totalement corps et âme, il est dans son élément : le peuple, la masse ouvrière qu'il comprend, qu'il aime de toute son âme.

Son contact avec les ouvriers lui fait constater que la paroisse ne suffit plus pour reconquérir ce monde perdu pour l'Eglise et il rêve d'une société travaillant en union avec l'organisation paroissiale, mais en dehors d'elle. Le terme de ses recherches sera la fondation de la Mission de Paris. Et quand tout est réglé, il meurt presque subitement dans sa pauvre chambre, le 17 janvier 1944, laissant ses ouvriers dans la consternation. Tous ceux qui s'intéressent au salut du monde ouvrier liront avec grand profit cette vie. Ils y trouveront d'abondantes leçons.

Esprit éminemment pratique, intelligence profonde et largement ouverte, vie intérieure intense, pauvreté et humilité rares, tels sont les traits principaux de cette âme. On comprend que l'extérieur négligé de ce prêtre n'ait pas nui à son rayonnement apostolique.

L. KITTEL. c.s.sp.

VAULX (Bernard de).

Le Duc et la Duchesse d'Alençon. Deux figures du Tiers Ordre. Paris, Albin Michel [c1946]. 47p. 18cm. (Coll. *Pages catholiques*). 92 : 2

Pour qui n'a pas lu *le Duc et la Duchesse d'Alençon* de Marguerite Bourcet, cet opuscule est une invite à le faire. En effet, en

parcourant ces pages bien écrites, on ne peut qu'être fortement incité à lire dans un ouvrage plus élaboré l'histoire édifiante de ce « couple de tragédie » dont la vie chrétienne fut si rayonnante.

M. G.

NELSON (Wolfred).

Wolfred Nelson et son temps. Montréal, Editions du Flambeau, 1946. 218 p. 19.5 cm.

92 : 3

Le petit-fils du grand patriote Wolfred Nelson vient de publier une biographie intéressante et fort documentée de son grand-père. Cette étude couvre un quart de siècle des plus vives luttes politiques de notre pays, de 1827 à 1852.

L'auteur a tiré de l'oubli de manuscrits poussiéreux une foule de détails relatifs aux troubles de '37 ; il a su élaguer la documentation aride pour ne conserver que les faits principaux de cette période tourmentée et mettre en lumière les causes véritables du soulèvement des Canadiens français : il signale le fanatisme haineux du « Family Compact », « les articles infâmant et injurieux » d'une presse stipendiée et dominée par le Doric Club de Montréal, l'insouciance de Londres à reconnaître les droits constitutionnels d'une partie de la population, enfin l'attaque de Gore contre le village de Saint-Denis sans aucune provocation. « Ce fut un mouvement raisonné, non voulu, affirme le biographe, mais rendu nécessaire par les circonstances, et qui serait demeuré pacifique et constitutionnel si les autorités, à dessein, et dans le but de se débarrasser des principaux chefs populaires, n'avaient pas fait déborder la mesure » (p. 24).

Naturellement l'auteur envisage surtout les événements auxquels son ancêtre fut immédiatement mêlé. On discerne facilement dans la vie publique du patriote trois tranches : dix années de vie politique avant '37, cinq ans d'exil aux Bermudes et aux Etats-Unis, et une dizaine d'années encore comme député de Richelieu et maire de Montréal. Le portrait moral qu'il nous brosse est celui de l'homme exemplaire : médecin compétent et dévoué, patriote enflammé et clairvoyant, député loyal envers ses mandataires, maire soucieux du bien-être de tous.

Cette figure dominante du dernier siècle méritait l'hommage d'une biographie. Une lettre écrite à L.-H. Lafontaine sur la frégate de l'exil « révèle chez Wolfred Nelson des sentiments nobles et élevés, un esprit de sacrifice, d'immolation à la cause commune, une vigueur de la pensée, et surtout un amour pour la patrie canadienne n'ayant d'égal que le culte qu'il professe envers l'honneur, la justice, la parole donnée » (p. 100).

On a reproché à l'auteur de ne faire entendre qu'un son de cloche dans le différend qui sépara les amis d'hier : Louis-Joseph Papineau et Wolfred Nelson. Dans cette querelle d'intérêt national,

le petit-fils prend nettement parti pour son ancêtre ; il établit cependant sa position avec une impartialité louable. Les preuves péremptives fournies par le biographe jettent un peu de discrédit sur Papineau, idole politique du siècle passé ; l'attitude de ce dernier, après son retour d'exil de France, envers Nelson et Lafontaine demeure indéfendable.

Si l'auteur évoque à larges traits les faits émergeant de la grande histoire : les débats acrimonieux de la Chambre, annonciateurs de prochaines batailles sanglantes, l'assemblée des Cinq-Comtés, l'intervention de Lord Durham dans le règlement du sort des prisonniers politiques, l'agitation autour du Bill d'indemnité, il a su aussi choisir avec une maîtrise d'historien les faits de la petite histoire de nature à éclairer les points de la grande histoire et à intéresser le lecteur. Notons en passant l'assemblée politique à William-Henry (Sorel), où Nelson est aux prises avec le gouverneur Dalhousie (p. 14-16), le système de votation en usage dans le temps, l'affaire Champeau au marché à foin de Montréal, le feu chez Lafontaine et un banquet gargantuesque vers 1850, menu à l'appui, etc.

Le petit-fils a réussi à créer autour de la personnalité de son aïeul l'intérêt palpitant du roman ; qu'on ne s'abuse pas cependant, le volume ne contient pas une vie romancée farcie d'avancés fantaisistes : au contraire, l'auteur a contrôlé toutes ses affirmations à la source pure des archives. On a même reproché une trop large inspiration, pour le récit de la bataille de Saint-Denis, de la narration de L. O. David dans ses *Patriotes de '37*. Quoi qu'il en soit, le mérite indéniable de Nelson, c'est d'avoir eu l'heureuse idée de se servir du style direct dans son récit ; il coiffe ses personnages de leurs noms véritables et leur prête la parole, ce qui rompt la monotonie inévitable de l'emploi continu du style indirect.

L'ouvrage, en plus, n'est pas dépourvu de valeur littéraire : une langue riche et bien grammaticale laisse parfois paraître un peu l'effort ; on remarque l'emploi abusif et choquant de mots préférés tels que « vociférations » et « foule houleuse ». L'auteur aurait mieux fait de restreindre leur emploi, fidèle sur ce point au conseil de l'éminent écrivain Georges Duhamel, qui rappelait un jour l'importance pour certains mots de ne paraître qu'une fois dans un ouvrage.

Terminons par le vœu d'une large diffusion de ce travail, qui auréole la figure d'un Patriote et présente un récit intéressant des sanglantes controverses politiques du siècle dernier.

MARCHAL (Pierre-Edouard).

Rolland LEGAULT

A la découverte des... Grands Savants de France. 10 dessins inédits de A.-L. Fiévet. [Paris, les Editions Ouvrières, 1946.] 190 p. ill. 19 cm. (Coll. *A la découverte de...*).

92 : 5

Cote de la coll. : 04

La collection *A la découverte de...* s'affirme de plus en plus intéressante. Le présent ouvrage fait bonne figure parmi les autres.

Tout d'abord, risquons une restriction quant au titre, un peu trop général, semble-t-il. Il eût été plus juste, je crois, de dire : « Quelques grands savants de France », car il est impossible d'épuiser le sujet en dix courtes biographies. L'auteur d'ailleurs avoue : « Etant donné les dimensions de ce petit ouvrage, il nous a fallu faire un choix [...]. Nous avons dû [...] nous limiter à quelques noms, pris parmi les plus glorieux et choisis dans les différentes branches des connaissances [...] » Le passage suivant ne doit pas non plus s'admettre sans distinctions et nuances : « [...] les longs siècles du moyen âge virent s'engourdir l'esprit de recherche et de curiosité des choses de la nature. La Renaissance, enfin, fit sortir de sa torpeur l'Europe endormie [...]. »

Avec un chapitre d'introduction et un de conclusion, ce livre comporte dix brèves monographies sur chacun des personnages dont les noms suivent : Descartes, Pascal, Réaumur, Lavoisier, Laplace, Cuvier, Ampère, Leverrier, Henri Fabre et le Docteur Roux.

Lecture de vulgarisation intéressante autant qu'instructive.

André JANOËL

REBOUX (Paul).

Liszt ou les Amours romantiques. Paris, Flammarion [c1940].

(Réimpr. par Variétés, Montréal, 1946.) 208 p.

92 : 7

Malgré sa « conversion » tardive et son accession aux ordres mineurs, Franz Liszt n'a jamais été un modèle de la vertu prescrite par le neuvième commandement. Malheureusement pour moi, j'admire cet extraordinaire type d'homme pour son dynamisme, son allant, son pouvoir de rebondissement, sa jeunesse de cœur, son parfait désintéressement, son esprit chevaleresque — et je n'aime pas le voir ravalé aux minces proportions d'un Don Juan de mélodrame toujours à la poursuite de sa proie. Qu'on parle de ses libertinages, on ne saurait s'en offusquer outre mesure : ce sont des faits, et l'on n'argumente pas contre un fait, disait Aristote ; mais, de grâce, qu'on y mette la mesure et, au besoin, la sourdine, qu'on évite cette exécration complaisance des personnes soi-disant « sophistiquées » !

Yves LOISEL

FERNET (André).

George Sand. Montréal, Simpson [1945]. 415 p. 21 cm.

92 : 8

On nous a présenté André Fernet — aviateur de grand mérite et de haute bravoure — comme une plume romantique des plus grands écrivains de France (un nouveau Saint-Exupéry !), et son livre : *George Sand*, comme « un joyau d'histoire enchâssé dans une plume d'or ». Eh bien : zut ! Le parallèle Saint-Exupéry-André Fernet a dû causer de pénibles malaises à l'aviateur survi-

vant. A côté de la phrase si poétique, si virile, si sûre et nette de l'auteur de *Terre des Hommes*, le style mou, romanesque, chargé parfois d'incorrections de M. Fernet prend souvent figure de parent pauvre. Et cette bonne George Sand, au cœur certes généreux, mais à la tête un peu folle et aux sens échauffés, ne s'est-elle pas assez agitée pour avoir mérité un repos durable ? Si du moins on tient à parler d'elle, ne pourrait-on pas en faire une meilleure — et probablement plus juste — apologie et ne pas intituler les chapitres de sa vie du nom de ses amants successifs ?

Y. L.

LEBRUN (Antoine).

Christophe Colomb, amiral et héraut du Christ. Bruxelles, Ed. du Chant d'Oiseau ; Paris, Lethielleux. 74 p. 19.5 cm. (Coll. *les Saints laïques*).

92 : 9

Dans l'introduction, l'auteur fait justice de quelques légendes qui entourent le personnage, puis, en de courts chapitres, il nous raconte sa vie et ses grands voyages. Le récit des découvertes est vivant et d'un style alerte.

A. J.

LIVRES POUR LES JEUNES

GERMAIN (Abbé Victorin).

Petit Missel illustré de l'enfance. Québec, 1946. 96p. ill. 13cm.

J 264-12

Le zèle de l'auteur pour le service de Dieu se révèle une fois de plus dans ce petit livre si joli en sa verte toilette typographique enjolivée d'illustrations naïves et charmantes, le tout adapté à l'usage de l'enfance. Les éducateurs et les parents chrétiens sont invités à en faire la propagande.

E. G.

AVRACH (Joseph).

Message pour le Moyen-Orient. Trad. de l'anglais. Paris, Tissot [1946]. 126p. ill. 16cm. (*Collection Tissot*).

J 82-3

AVRACH (Joseph).

La Falaise mystérieuse. Roman d'aventures pour les jeunes. Trad. de l'anglais. Paris, Tissot [1946]. 126 p. ill. 16 cm. (*Collection Tissot*).

J 82-3

AVRACH (Joseph).

La Bande Coquelicot. Roman policier pour enfants perspicaces. Trad. de l'anglais. Paris, Tissot [1946]. 126 p. ill. 16 cm. (*Collection Tissot*).

J 82-3

MAC FARLANE (Stephen).

Le Secret de la carrière. Roman policier pour enfants perspicaces. Trad. de l'anglais. Paris, Tissot [1946]. 126 p. ill. 16 cm. (*Collection Tissot*).

J 82-3

Ces quatre brochures ont été traduites de l'anglais et forment les premiers numéros de la *Collection Tissot*, qui comprend des romans policiers, d'espionnage et d'aventure. Dans chacune, nous trouvons le récit d'événements vécus par un groupe de garçons et de filles, peut-être trop perspicaces pour leur âge et sûrement doués d'une imagination trop grande.

Quelques faits ne sont pas conformes aux exigences de la pédagogie la plus élémentaire, car les parents semblent se désintéresser des amusements de leurs enfants et leur laissent une liberté que nous aimerions accompagnée d'une plus grande surveillance. De plus, dans le deuxième ouvrage, l'auteur aurait pu prêter à une petite fille un autre procédé que le mensonge pour lui permettre de manifester sa sympathie envers un enfant que ses compagnons et compagnes négligeaient. Bref, les parents devront se souvenir qu'il ne faut pas abuser de ce genre de romans.

Roland GERMAIN

BOSTSARRON-BRODIN (Sylvie).

Les Vacances d'Alain. Ill. de Fernande-V. Simard. Montréal, Variétés [c1946]. 125p. ill. 19.5cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

J 84-3

Voici un ouvrage qui plaira certainement à tous les jeunes lecteurs qui auront le bonheur de le parcourir. C'est l'histoire d'un petit Français habitant New York, qui vient passer avec sa maman ses vacances au lac Ouareau, près de St-Donat, dans les Laurentides.

Sans avoir recours aux aventures invraisemblables si chères à certains écrivains, l'auteur, qui aime et comprend les enfants, leur offre un récit rempli de soleil, de beaux paysages et de gais ébats.

Une présentation très soignée, des illustrations très simples et du meilleur goût contribuent à faire de l'ensemble quelque chose de délicieusement frais et poétique.

Denis MONTBOISÉ

MIOLLIS (Marie-Antoinette de).

Flora la Diabliesse. Roman. Ill. de Manon Yessel. Paris, Bonne Presse [1946]. 212 p. ill. 20.5 cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

J 84-3

Style simple, clair et correct. Le récit est bien mené et la psychologie enfantine généralement au point. A mon sens, les illustrations jouent un rôle de premier plan dans l'intérêt de ce livre. Elles sont ravissantes d'humour et d'à-propos, toujours dans la note juste et sans surcharge.

Les jeunes et même ceux qui ne dédaignent pas revivre parfois

les heures de leur enfance, liront avec plaisir, satisfaction, et qui sait, peut-être avec profit ces pages. Elles leur procureront à tous de bien agréables moments.

André JANOËL

PERREAULT (Charles).

La Féérique Histoire de Cendrillon. Adaptation par Eugène Achard. Dessins de F. Dan. Montréal, Librairie Générale Canadienne [1945]. 46 p. ill. 26 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

J 84-3

Eugène Achard a très heureusement transformé le conte de Perreault en une nouvelle. Son imagination fertile a su enjoliver le texte de développements poétiques sans altérer la grâce naïve du récit original.

Le sujet où la féerie s'enchâsse en un filigrane d'or nous tient sous le charme du commencement à la fin. L'humanité des personnages nous intéresse. Toute notre sympathie se porte cependant sur la douce Cendrillon, la bonne fée Floréane et le beau prince.

Cet album est illustré de beaux dessins richement coloriés. Les caractères à l'encre verte et les délicats culs-de-lampe ajoutent encore à la poésie du récit.

Claudette FRANCE

PERROY (Marguerite).

Il était une fois... dit la France. Dessins de M. Botton. Paris, Office français du Livre [Editions Oeper, 1946]. 80 p. ill. 19 cm. (*Oeuvre populaire d'Education et de Rénovation*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

J 84-3

Marguerite Perroy a écrit pour les jeunes ce recueil de jolis contes. Elle s'inspire du passé de la France, ce passé où l'histoire et la légende se donnent la main. Courtes historiettes finement ciselées qui n'ont pas pour but de moraliser, mais d'où se dégagent des leçons de bravoure, de dévouement et de droiture.

E. G.

SÉGUR (Comtesse de).

Le Mauvais Génie. Montréal, Variétés [1945]. 165 p. 18 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

J 84-3

Tous savent l'intérêt que suscitent chez les jeunes, particulièrement chez les fillettes, les histoires de la Comtesse de Ségur. Inutile donc d'insister sur les mérites de cet ouvrage, que sa couverture en couleurs et son impression soignée achèvent de rendre attrayant.

D. M.

SIMON (Louis).

Pinson le magicien. Fait divers communal en 5 époques et 18 péripéties. Ill. de Pierre Joubert. Paris, la Hutte [c1945]. 142p. ill. 21 cm. (Coll. du *Message caché*) \$0.85 (\$0.90 par la poste).

J 84-3

SIMON (Louis).

Le Manoir oublié. Ill. de Pierre Joubert ; 2e édition. Les Editions Scouts de France [Paris, la Hutte, 1944]. 189 p. ill. 21 cm. (Coll. du *Message caché*) \$0.90 (\$0.95 par la poste).

J 84-3

Pour inaugurer leurs collections d'après-guerre, les Editions de la Hutte ont eu la main heureuse. Elles ont confié à des auteurs, dont le nom n'avait jusque-là paru que dans des revues scoutées, le soin de publier le récit d'aventures excitantes, sous une forme très nouvelle et dans un genre assez peu connu avant guerre.

Pinson le magicien ouvre la série. On pourra juger immédiatement du genre par le sous-titre : *Fait divers communal en cinq époques et dix-huit péripéties* et par la dédicace... « A toi, chère et dévouée compagne, ô ma courageuse amie, ô ma fidèle Bicyclette... »

Toute l'histoire n'est que le récit alerte, humoristique et plus profond qu'on ne le croirait à première vue, des aventures d'un jeune professeur qui découvre le scoutisme, y croit, et qui, pour cela, est chassé honteusement de son école. Mais l'étincelle scoutée enflamme la région. Pinson organise en troupes ineffables, paysans et paysannes ; on devine les aventures inénarrables qui en résultent.

En lisant ce livre entraînant, on croirait retrouver une « farce » de Jules Romains ; mais une farce honnête, sans aigreur, dans laquelle l'auteur, Louis Simon, a transposé son âme pleine de jeunesse et d'idéal.

C'est encore Louis Simon qui a écrit le second volume de la collection : *le Manoir oublié*.

Le genre est un peu différent et rappelle davantage les volumes des célèbres *Signes de Piste*. Le thème est classique : une troupe scoutée marche mal parce qu'elle s'est embourgeoisée, sclérosée, anémiée. Mais voilà que soudain, un vent d'aventure se lève : la troupe est transformée et tout s'achève en beauté.

Bref, deux livres qui sont vraiment des livres de jeunes et non de la littérature-enfantine-pour-grandes-personnes !

Guy BOULIZON

ROBIN et LAURE.

L'Ours Grichou. Texte de Robin. Dessins de Laure. [Montréal, l'Arbre, c1946.] 28 p. ill. 20 x 23 cm. (Coll. *les Albums de Claude*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

JC 84-3

Les albums de Claude se révèlent toujours très intéressants.

Robin nous raconte ici l'histoire de Grichou qui serait le plus gentil ourson que l'on puisse imaginer s'il n'était pas si impatient.

Tout dans ces pages plaira aux enfants : grosseur des caractères, joli des illustrations, richesse du coloris.

C. F.

FAGNIEZ (Dominique).

Les Maréchaux de France. Ill. de René Heutte. [Paris, Alsatia, 1943.] 92 p. ill. 32 cm. \$2.00 (\$2.15 par la poste).

J 92 :3

La France a connu dans toute son histoire seulement 339 maréchaux, « mais ce furent presque tous des hommes illustres et de grands chefs militaires », déclare l'auteur (p. 14).

Fagniez nous raconte en quelques pages la vie de 8 maréchaux : Maunoury, Gallieni, Fayolle, Joffre, Lyautey, Franchet d'Esperey, Pétain et le plus fameux de tous, Foch, le généralissime des armées alliées dans le premier conflit mondial du 20e siècle.

Dans ce petit livre destiné aux enfants, l'adulte trouvera un intérêt réel. Soulignons la magnifique édition de grand format : papier glacé, belle présentation avec dessin en quatre couleurs, plusieurs illustrations hors-texte, en couleurs variées également, pour amuser et intéresser le jeune lecteur. De plus, le texte est fort bien écrit.

R. LEGAULT

*
* *

Parmi les signes de décrépitude évidents des formes sociales bourgeoises superficiellement chrétiennes, il faut compter l'immense succès du romancier catholique Mauriac. L'accueil fervent qu'a trouvé chez les catholiques une œuvre aussi peu catholique de fait, aussi indiscreète dans la curiosité passionnelle, aussi dolente sur le fruit défendu, aussi complaisamment fiévreuse dans sa peinture des regrets vertueux, cet accueil confirme nettement la vérité de ce mot dur mais clairvoyant : « Nous avons affaire à une culture qui vit de ses propres déjections. »

Il est hors de doute que l'œuvre de Mauriac trahit un déséquilibre marqué dans la personnalité de l'auteur, non seulement par son exclusivisme pour la passion charnelle dans le choix des sujets, mais encore par la manière dont ces sujets sont traités.

On n'a qu'à ouvrir Mauriac au hasard pour trouver de ces documents accablants sur la mauvaise santé religieuse de ce catholique qui est tout ce qu'il y a de moins catholique au sens profond et large du terme.

Jacques TREMBLAY, s.j.

Revue

REVUES CANADIENNES

* * *

L'Action nationale [revue mensuelle]. Montréal, Ligue d'Action nationale. 96p. 18.5cm. Directeur : Guy Frégault.

15e année, vol. 29, no 6 ; juin 1947.

Comme d'ordinaire, tous les articles de ce présent numéro de *L'Action nationale* sont d'un vivant intérêt. Outre ses préoccupations proprement nationales, la revue fait de plus en plus de place aux questions sociales et économiques comme telles et il convient de signaler la poursuite d'une polémique courtoise entre J.-P. Robillard et F.-A. Angers. Sans prétendre trancher le débat, je suis d'avis que l'article de J.-P. Robillard ouvre des perspectives neuves et fort intéressantes sur la question du salariat et la notion du travail, et qu'il pourrait facilement répondre à la réfutation de F.-A. Angers, *De l'utopie au réel*, par un article coiffé d'un titre du même cru : *Du pseudo-réalisme au réalisme authentique* par exemple. Dans tous les cas, M. Robillard me semble avoir apporté sur la notion de travail des distinctions fort à propos, et il me paraît du plus vif intérêt de voir poursuivre la discussion. Il faut en outre féliciter M. Angers de sa ténacité dans la poursuite d'idées qu'il estime représenter des erreurs économiques dangereuses, idées qui travaillent quotidiennement nos populations et qui gagnent sans cesse du terrain, quoi qu'en pensent la suffisance bourgeoise et l'académisme économique chez nous.

* * *

Culture. Revue trimestrielle publiée par l'Association de recherches sur les sciences religieuses et profanes au Canada. Québec, 33, rue de l'Alverne. 160 p. 24 cm.

Vol. 8, no 2 ; juin 1947.

L'espoir d'un véritable renouveau est d'autant plus plausible aujourd'hui que la plupart des penseurs sentent la nécessité de remonter aux premiers principes, de jauger les possibilités et les limites de leur savoir, et même les économistes s'engagent dans le mouvement. Les philosophes se penchent de plus en plus sur les problèmes économiques, et, d'autre part, les économistes se laissent

aller à philosopher sérieusement. Les premières tentatives d'approche, prudentes, réticentes ou hargneuses, feront place sans doute de plus en plus à une collaboration franche mais avant tout soucieuse de la vérité.

La revue *Culture*, fruit d'une collaboration féconde entre penseurs et écrivains canadiens des deux langues, et dont les articles, les chroniques, les critiques des livres et le répertoire bibliographique sont de première valeur, traite, dans son numéro de juin, ces questions des relations, de l'interdépendance et de la hiérarchie des diverses branches du savoir. Je mentionne particulièrement ces articles, en raison de l'importance des problèmes de méthodologie et d'épistémologie à l'heure actuelle.

Dans *Misères de la politique*, Edouard Laurent rappelle la primauté de la véritable science politique et son oubli à une époque où « la prospérité matérielle remplace la notion de bien commun ».

Mr. M. G. Ballantyne dans *The Relationship Between Principles and Politics*, souligne à la fois les insuffisances de la théorie pure, et les dangers encore plus grands de l'empirisme et du pragmatisme. Un autre article, de Mr. C.J. Eustace celui-là, *What is « Sociology » ?*, nous entretient encore de la question politique, plus précisément de l'Etat, de la société et de l'individu, et encore de la nécessité d'intégrer les sciences sociales dans l'ensemble du savoir. Dans *l'Emancipation de l'homme et son explication scientifique*, le P. Edmond Gaudron, o.f.m., poursuit ses réflexions profondes sur ces problèmes. Enfin, M. François-Albert Angers pose un cas concret, dont la solution exige la mise en jeu de tous les principes des textes précédents, et c'est pourquoi je termine par quelques réflexions sur cet article qui s'intitule : *la Science économique est-elle autonome ?* Ces réflexions seront brèves.

1) M. Angers montre beaucoup de talent et de souplesse dans son exposé, et aussi des capacités de renouvellement qui attestent un travailleur consciencieux, un intellectuel vivant et qui ne ménage pas sa peine dans la recherche du vrai.

2) On peut lui contester avec avantage les bases mêmes de toute son argumentation : la division des adversaires entre *positivistes et normativistes, réalistes et moralistes* ; surtout l'idée qu'il se fait de la science.

Je me rappelle, à ce dernier propos, les textes d'un correspondant européen que citait M. Angers lui-même, dans *l'Action Nationale* de juin 1947 (p. 416) : « [...] Même ceux qui semblaient tout particulièrement qualifiés pour parler du spirituel, les prêtres, sont incontestablement submergés par le mal du siècle et étant formés en grande partie par les disciplines universitaires rationalistes et matérialistes, s'efforcent maladroitement de combattre des erreurs dont leur formation ne leur permet pas de savoir nettement la nature ; et cela avec des armes empruntées à leurs adversaires,

armes que ces derniers ont justement forgées dans le seul but de combattre toute spiritualité. Aussi l'enjeu du combat ne peut jamais faire aucun doute. »

M. Angers ne tiendrait-il pas sa conception de la science, — conception incomplète, tronquée, — de milieux qui, de façon ou d'autres, auraient subi des influences rationalistes, puisque, en fin de compte, il distingue en tout premier lieu, science et philosophie ? Qu'entend-il par science ?

3) Malgré les éclaircissements remarquables qu'il apporte, ce travail ne me semble pas avoir réalisé de façon satisfaisante la synthèse des données scientifiques et philosophiques du problème en cause.

Il faut ajouter que M. Angers a le rare mérite de faire feu sur de multiples fronts, de ne pas craindre la vie, la mêlée sociale. C'est la contribution de tels maîtres qui aidera vraiment à faire avancer les questions, et cette contribution nous console d'autant plus qu'elle nous repose de la paix béate et du savoir définitif d'économistes qui roupillent sur leur classicisme serein dans un monde qui croule.

Théophile BERTRAND

Revue d'Histoire de l'Amérique française. Revue trimestrielle. Montréal, l'Institut d'Histoire de l'Amérique française (261, avenue Bloomfield). 160p. 23cm.

Vol. 1, no 1 ; juin 1947.

Cette appréciation paraîtra sans doute en retard, peut-être même que le deuxième numéro de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* sera alors publié, mais enfin nous ne pouvons ne pas parler d'une œuvre aussi remarquable dans sa genèse comme dans ses premières manifestations. La dette de la nation canadienne-française, de tous les fervents de la vie française en Amérique, de tous les ouvriers et les fidèles de l'histoire envers M. le chanoine Lionel Groulx, s'accroît prodigieusement, si grande était-elle déjà.

La revue est l'organe de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, dont les lettres patentes portent la date du 10 avril 1947. Les pages liminaires de ce premier numéro nous disent la naissance et les raisons d'être de cette nouvelle publication. L'enthousiasme qui l'a accueillie, de même que la fondation de l'Institut, enthousiasme qui, loin d'être platonique, se manifeste par des dons généreux et une collaboration de spécialistes de tous les coins de l'Amérique française, jusque d'Haïti, même de France, indique qu'ils répondaient à un réel besoin.

Outre le sommaire, qui comprend une dizaine d'articles de grande valeur, dont un de méthode historique et les autres sur un point d'histoire, on trouve une rubrique consacrée aux *Documents inédits*, une autre aux *Livres et Revues* qui traitent d'histoire et dont

les recensions sont de la plume de spécialistes ou enfin de connaisseurs ; pour terminer, une *Bibliographie* sur un personnage ou un sujet historique, aide précieuse à la recherche. Sans parler, pour ce numéro, des renseignements sur l'organisation de l'Institut, la naissance de la Revue et sur les dévouements qu'ils ont suscités.

Monsieur le chanoine Lionel Groulx peut être fier de ce couronnement de son œuvre. Devant les réalisations présentes et les promesses exceptionnelles qu'elle porte, les collégiens que nous fûmes et qui frémissent d'enthousiasme à fréquenter les ouvrages du *maître*, revivent quelques-unes des fortes joies de leur adolescence. En effet, toute cette œuvre est non seulement d'un patriotisme sain, elle est aussi profondément humaine : outre le goût des fidélités inébranlables, elle donne le sens de la vraie fraternité humaine, dans le culte de la vérité et de l'idéal.

Théophile BERTRAND

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- ALAIN (P.), *Saint Camille de Lellis*, 40.
- ALLAIN (M.), *Fantômas rencontre l'amour*, B ?, 44.
*** *Amour et violence*, 32.
- ANSCIEAU (G.), *Le Familier de la nature*, 41.
*** *Autobiographie de Mère M. Ste-Cécile de Rome*, 51.
- AVRACH (J.), *La Bande Coquelicot*, J, 56.
- AVRACH (J.), *La Falaise mystérieuse*, J, 56.
- AVRACH (J.), *Message pour le Moyen-Orient*, J, 56.
- BAROJA (P.), *Mes paradoxes et moi*, M, 48.
- BEAUPRAY (C.-H.), *Les beaux jours viendront*, 48.
- BESCHET (R. P.), *Mission en Thuringe*, 37.
- BONSIRVEN (J.), *Les enseignements de Jésus-Christ*, 21.
- BOSTSARRON-BRODIN (S.), *Les vacances d'Alain*, J, 57.
- CARLES (J.), *Problèmes d'hérédité*, 42.
- CHARBONNEAU (R.), *La France et nous*, 27.
- DANIEL-ROPS, *Histoire sainte*, 33.
- DEKOBRA (M.), *Satan refuse du monde*, D, 45.
- DESROSIERS (L.-P.), *Les Engagés du Grand Portage*, 12.
- DU VEUZIT (M.), *Le Mystère de Malbackt*, B ?, 45.
- FAGNIEZ (D.), *Les Maréchaux de France*, J, 60.
- FAURE (A.), *Heures d'adoration sacerdotales*, 36.
- FERNET (A.), *George Sand*, D, 55.
- GAUBERT (L.), *Amnésie*, B ?, 46.
- GERMAIN (V.), *Amour et intimité*, 35.
- GERMAIN (V.), *Petit missel illustré de l'enfance*, J, 56.
- GERMAIN (V.), *Le Sens exquis*, 49.
- GERMAIN (V.), *350 Anecdotes*, 50.
- GERVAIS (E.), *L'Admirable Exemple des Fondateurs*, 39.
- GLORIEUX (P.), *Un homme providentiel: l'Abbé Godin*, 51.
- HELLY (C.), *Toni le Basque*, 46.
- IZART (Chan.), *Le Chemin de la Croix*, 36.
- LACASSE (A.), *L'Heure du souvenir*, 48.
- LEBRUN (A.), *Christophe Colomb, amiral et héraut du Christ*, 56.
- LEVIE (J.), *Sous les yeux de l'incroyant*, 34.
- L'HEUREUX (E.), *Opinions libres*, 40.
- MAC FARLANE (S.), *Le Secret de la carrière*, J, 57.
- MARCHAL (P.-E.), *A la découverte des... Grands Savants de France*, 54.
- MARIE-FRANCE, *Mamans, avec le sourire*, 38.
- MARIE-HÉLÈNE, *Monique, 17 ans*, 39.

- MASSÉ (D.), *Ma journée avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, 35.
- MAUBLEIGES (C. de), *De la cave peinte à l'autre cave*, 46.
- MIOLLIS (M.-A. de), *Flora la Diabliesse*, J, 57.
- MONTHERLANT (Henry de), *Les jeunes filles*, M, 17.
- MOREAU (L.-J.), *Le Sens de la Croix*, 36.
- NELSON (W.), *Wolfred Nelson et son temps*, 53.
- PARSCH (P.), *La sainte messe*, 38.
- PERREAULT (C.), *La Féerie historique de Cendrillon*, J, 58.
- PERRIN (J.), *Chambres à louer*, B, 32.
- PERROY (M.), *Il était une fois...*, J, 58.
- REBOUX (P.), *Liszt*, D, 55.
- RÉGNIER (P.), *L'Expérience d'Alain*, 46.
- RICHE (R.), *Vous connaître, vous conquérir, vous donner*, 36.
- ROBIN et LAURE, *L'Ours Grichou*, J, 59.
- ROY (Mgr C.), *Propos canadiens*, 50.
- SALVAT (I.), *Le Fruit sauvage*, 47.
- SCHETAGNE (F.), *Portraits de Mandchourie*, 51.
- SÉGUR (Comtesse de), *Le mauvais génie*, J, 58.
- SHOTWELL (J. T.), *La grande décision*, 41.
- SIMON (L.), *Le Manoir oublié*, J, 59.
- SIMON (L.), *Pinson le magicien*, J, 58.
- TOSSIJN (P.), *Sauts et culbutes*, 44.
- TOSSIJN (P.), *Tentes et abris*, 43.
- *** *Une démocratie en guerre*, 41.
- VAULX (B. de), *Le Duc et la Duchesse d'Alençon*, 52.
- VÉRITÉ (M.), *Grand Isard*, 47.
- VEUILLOT (F.), *Saint Jean Bosco et les Salésiens*, 40.
- WALTZ (H.), *L'Affaire Kofka*, 47.

Edition récente

Biographies

LE FRÈRE ANDRÉ (2^e édition, 60^e mille)
H.-P. BERGERON, c.s.c.

« Le frère André, quel mystère ! Incompréhensible, si nous le regardons de nos yeux de chair. On a dit qu'il a été un guérisseur, s'imposant par une force de volonté peu commune, auprès de ceux qui venaient à lui... Pourtant quel homme frêle, si simple, une âme d'enfant avec aucune de nos prétentions. L'histoire l'appellera le fondateur de l'Oratoire du Mont-Royal. Il est toujours resté, lui, sans pause aucune, le très humble serviteur de Dieu... »

Prends et lis, lecteur, c'est l'histoire des merveilles de la grâce de Dieu dans une âme qui s'est mise, chaque jour, inlassablement, à son service, sous le patronage de saint Joseph. » *Préface* du T. R. P. Albert Cousineau, c.s.c., supérieur général.

265 pages : \$1.00 ; relié : \$2.00

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques — MONTREAL 1